



L'expérience comme vecteur d'écriture

par Paul Bégin Duchesne

Mémoire présenté à l'Université du Québec à Chicoutimi

en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts

Québec, Canada

© Paul Bégin Duchesne, 2019

RÉSUMÉ

Fondé sur les idées mortes d'un printemps plus doux, ce mémoire de recherche-création explore le rapport entre l'expérience et l'acte d'écriture. L'expérience du printemps 2012 s'y retrouve dans la partie création sous la forme d'un recueil de poèmes où l'espoir apparaît bafoué.

Le volet recherche interroge le rapport de l'auteur à la distance qui l'éloigne de son expérience lors de mise en écrit d'un vécu subjectif, en plus de tenter l'analyse existentielle comme une nouvelle herméneutique. Ainsi, la forme poétique (Garneau) y apparaîtra comme une forme morcelée où les concepts opératoires de la phénoménologie offrent des pistes interprétatives naturelles. On pourra conclure une proximité entre l'expérience du sujet lyrique et du sujet réel, Garneau lui-même, sans toutefois fermer l'interprétation du texte. Pour ce qui est de la forme essayistique (Cioran), on trouvera que cette forme se prête bien à l'analyse existentielle, en essence c'est une forme très subjective et donc proche de l'expérience. D'ailleurs, le langage critique sur l'essai partage avec l'approche phénoménologique le concept d'*epochè*. L'analyse existentielle semblera plus aisée au contact de l'essai qu'au contact de la poésie.

On en déduira que, malgré les bénéfices de l'analyse existentielle, les concepts de la phénoménologie ne constituent pas une herméneutique ni un langage susceptibles de fournir les clés exactes de la compréhension des essais et des poèmes. Toutefois, cette méthode offre des pistes d'interprétation intéressante; elle parvient à composer avec le système rhétorique pour trouver ces pistes et elle tente de restituer une part du vécu de l'auteur sans que cela ferme l'interprétation. L'analyse existentielle est un outil qui devrait être utilisé de pair avec les autres courants critiques, pour enrichir l'analyse des textes littéraires et notre compréhension de l'acte d'écrire.

TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ	ii
DÉDICACE.....	vii
REMERCIEMENTS	viii
AVANT PROPOS.....	1
INTRODUCTION - DE LA DISTANCE ENTRE LE LANGAGE ET L'EXPÉRIENCE.....	3
CHAPITRE 1	7
1.1. Cadre théorique	7
1.1.1. Approche phénoménologique	7
1.1.2. Approche rhétorique.....	9
1.2. Corpus d'œuvres littéraires et théoriques	11
1.2.1. Le corpus littéraire	11
1.2.2. Le corpus d'œuvres théoriques	12
1.3. Méthodologie	13
1.3.1. Objectifs	13
1.3.2. Limites	14
CHAPITRE 2 - HECTOR DE SAINT-DENYS GARNEAU; POÉSIE DE L'ENFERMEMENT .	15
2.1. Garneau et le corps-cage.....	15
2.2. La mort lente	16
2.3. De l'espace-ouvert à l'espace-prison.....	19
2.4. La passivité face à l'altérité	21
2.5. Synthèse; poésie d'un condamné à mort	24

CHAPITRE 3- EMIL M. CIORAN; DE LA PENSÉE CONTRE SOI AUX ACTES COGNITIFS

SUR L'EXPÉRIENCE.....	28
3.1. Sur les cimes du désespoir; corps, insomnie et agonie.....	28
3.2. De l'inconvénient d'être né; la naissance comme condition à l'expérience de la temporalité	31
3.3. L'espace et la décadence	34
3.4. Écartèlement : l'intimisme et la pensée contre soi	39
3.5. Synthèse : entre cognition et introspection.....	42
CONCLUSION.....	46
PARTIE CRÉATION –	50
Printemps friable.....	50
Printemps 2012	50
Un verre.....	53
L'amour de trail	55
K.O.	57
Kaczynski	57
Y'en n'a pas un sur cent	58
Été post 2012	62
Traficophrénie	63
Atelier amer	64
Trois pièces et demie	65
Ashtray 418-02	66
Pitch.....	67

Borges.....	68
Cafés.....	71
Beauce Carnaval.....	72
Carnavalesque.....	73
Automne : Impressions/dépressions	74
Engrenages.....	74
Saint-Dominique moins dix	76
Impression d'un matin	77
Impression d'un soir.....	78
Sale nuit.....	79
Le corbeau.....	85
Impression froide	87
Hiver	88
Impression d'hiver.....	88
Traverse.....	89
Télécran (Place du citoyen).....	90
BIBLIOGRAPHIE	96

DÉDICACE

Ce mémoire est dédié à ma mère qui m'a toujours poussé à faire plus en le faisant bien et en restant authentique.

Il est aussi dédié à mon père sans qui je n'aurais jamais su que ce n'est pas être un « chialeux » que de critiquer et d'exiger davantage du monde dans lequel on vit.

Enfin je dédie l'œuvre issue du volet création à tous ceux avec qui j'ai marché dans les rues du Québec lors du printemps érable en 2012. Je la dédie aussi à tous ceux qui ne nous ont pas compris, ou qui nous ont traité comme une jeunesse gâtée et bruyante.

REMERCIEMENTS

Je remercie Luc Vaillancourt et Sylvie Morais : Luc, qui m'a laissé m'éloigner un peu de la rhétorique et qui m'a accompagné tout au long du baccalauréat jusqu'à la maîtrise, ne jugeant jamais mes errances dans la vie étudiante nocturne; Sylvie, qui a été ma guide dans le clair-obscur de l'expérience, qui a cru assez en ce projet pour le codiriger. Votre confiance, je l'ai faite mienne.

Je remercie mes parents et mes proches pour leur support tout au long de cette longue aventure commencée bien avant la période de rédaction.

AVANT PROPOS

Le 13 février 2012 marque le début d'un mouvement social qui devait décider de l'avenir de l'éducation postsecondaire. Tout commence pour moi, ce 13 février froid qui creuse un sillon dans le tissu social jusqu'au 7 septembre suivant, lorsque des promesses d'appoint mettent fin au conflit et aux espoirs de la jeunesse. Depuis, j'ai le printemps dans la chair, comme une blessure, une plaie qui ne cicatrise pas, et l'insuffisance des mots pour revenir sur les événements. Plusieurs n'ont même pas survécu à la blessure du printemps : des camarades suicidés pour des histoires de dette et, à côté, ceux qui ont subi l'après-grève. Les procès, le profilage politique qui a duré quelques mois, la dépression, l'impression d'avoir échoué à l'annonce de l'indexation.

C'est une période sèche, où je n'écrivais plus, où j'attendais de faire la paix avec le printemps et ses répercussions sur moi, sur nous, sur le Québec. Jusqu'à ce que je réalise qu'il me fallait faire la paix par la création, coucher tout ça sur le papier, me confier à la page blanche (ou à l'écran vide) : mon expérience du printemps et de ses suites. J'ai donc pratiqué une écriture fondée sur le fragment, sur des morceaux épars de souvenirs d'expériences passées, dont certains remontent jusqu'au printemps érable. Ce mémoire post-2012 est nécessairement inspiré d'un certain pessimisme, cynisme voire nihilisme, refuge idéal, après le vide laissé par la fin d'une période aussi effervescente. L'espoir n'en est pas totalement évacué, mais je ne suis pas un docteur comme les éminences en place; je n'ai pas de baumes à mettre

sur les plaies du Québec, je n'ai que quelques constats tirés d'expériences bien subjectives qui devraient soulever quelques questions¹.

¹Dans ce mémoire, le texte est à la fois support et instrument. Support lorsqu'on parle de création originale et instrument lorsqu'on parle d'analyse de textes d'auteurs. Suivant N. Depraz, le texte sera mon point de focalisation : « Notre objet premier est [...] le texte. Or, toute la question est de savoir quelle relation nous entretenons avec ce texte. S'agit-il d'un instrument, d'un but, d'un support ? » (*Comprendre la phénoménologie une pratique concrète*, Paris, Armand Colin, 2012, p.12) Les deux approches d'analyse seront posées et expliquées en introduction : l'approche rhétorique, avec comme concept principal le topos, et l'approche phénoménologique, avec comme concepts principaux les existentiels.

INTRODUCTION - DE LA DISTANCE ENTRE LE LANGAGE ET L'EXPÉRIENCE

« Je marche à côté d'une joie

D'une joie qui n'est pas à moi

D'une joie à moi que je ne puis prendre »

- Hector de Saint-Denys Garneau

Il y a toujours une distance entre l'être et les choses, distance parfois curieuse ou douloureuse d'où naît une frustration, une incompréhension du monde et une soif de retourner aux choses, de les repenser dans le rapport sensible, en réduisant si possible le poids des prédéfinis du langage. C'est un parti pris des choses et l'expérience du monde des réalités vécues qui m'ont poussé à l'écriture. La poésie est peut-être un réflexe, un mouvement, un acte de description du monde phénoménal. Si l'intuition de Wittgenstein « le monde est tout ce qui arrive ² » est valable, c'est que ce monde nous arrive, ce monde est expérientiel, phénoménal. Tout acte d'écriture consciente sur les phénomènes du monde est postérieur à l'intentionnalité du sujet qui perçoit, cependant cet acte d'écrire, s'il s'opère sous une forme d'*epochè* (suspension du jugement), tente de retrouver des fragments de la vérité d'une expérience. L'écrivain du sensible, confronté au monde, tente d'écrire tout ce qui arrive, mais cette tentative se heurte à l'immensité, au vertige; de là l'écriture compose en figures

² Ludwig Wittgenstein, *Tractatus-logico-philosophicus, suivi de Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961.

une représentation fragmentaire quoique compréhensible du phénomène. Quant au sujet fictif, le sujet du texte, il n'est pas le sujet réel ou l'auteur : c'est un sujet composé de fragments d'existence. Je conçois l'écriture comme un constant travail de compréhension du monde et des phénomènes vécus. Un travail qui naît des perceptions, dans mon cas, et qui me permet d'accéder à de nouvelles représentations, selon un mode de redéfinition du monde connu par l'expérience vécue. Ce travail me place dans une ambivalence : recevoir comme sujet un flux désorganisé d'expériences, puis mettre en écriture ces expériences avec la langue écrite et ses structures. Le langage en tant que système est nécessairement fini ou fermé au sens de la cybernétique, l'expérience et la manifestation des percepts ne suit pas une logique systémique. De ce fait, le caractère unique de l'expérience se heurte aux lacunes du langage figuré. C'est pourquoi ce mémoire entend interroger d'abord l'ambivalence que représente l'acte d'écrire le vécu. Si le volet création consiste en un recueil de poésie et de prose organisé de façon linéaire, où la mise en écriture de l'expérience vécue est centrale, la recherche-crédation a pour ambition d'explorer davantage l'écart entre une expérience vécue en première personne et l'acte distancé de mettre en écrit cette expérience. Il n'y aura pas ici d'affirmations, mais des hypothèses et des remises en question. Pour parler d'herméneutique phénoménologique, il faut s'intéresser au concept de réduction et, pour notre propos, de la parenté qu'il partage avec l'essai. On doit aussi éviter de parler d'affects pour se concentrer sur les percepts et ainsi ne pas tomber dans une approche proprement subjective, sans nier l'intersubjectivité qui unie les auteurs du corpus dans leur expérience propre. L'organisation du recueil soulèvera probablement des questions, il est vrai qu'il n'y a pas un lien thématique fort qui transcende l'œuvre présentée. Il ne faut pas oublier ce qui est à la racine de

l'œuvre, l'écriture de l'expérience. En situation d'épochè, je me laisse traverser de l'expérience, je mets en écrit un temps donné, un lieu donné, un phénomène donné. Je ne cherche surtout pas à structurer l'écriture de ces expériences autour d'un thème principal comme le Printemps Érable. Bien que cet évènement soit fondateur de mon écriture, le plus important est ce qui arrive après le printemps. Le printemps est un trauma, un déclencheur, une blessure comme tous les mouvements d'envergure. Ma démarche compose avec la vitesse dévorante du temps présent, tout divertissement est une case à remplir dans l'emploi du temps surchargé d'êtres soumis à des exigences accrues de productivité. Je recherche la concision, la rapidité, j'essaie de rendre compte de l'expérience dans le moins de mots possible, sans m'écarter des fondamentaux.

Il y a plusieurs questions que j'aimerais éclaircir en regard de mon propre processus créatif et du processus d'écriture en général. La première : existe-t-il une écriture phénoménologique? Si c'est le cas, peut-on en suggérer des exemples, des catégories, des grilles d'analyse. Cette question en appelle une autre : si une écriture phénoménologique existe, comment compose-t-elle avec la structure rhétorique du langage? D'un point de vue formel, l'essai est-il un genre proprement rhétorique? Et la poésie, dans sa tentation philosophique, est-elle une écriture que l'on pourrait qualifier de phénoménologique? À la croisée de ces questions, il y a la coprésence en phénoménologie et dans la rhétorique antique du concept d'*epochè*. Que doit-on comprendre du partage de ce concept? Peut-on exploiter d'autres concepts de la phénoménologie dans une perspective d'analyse littéraire? (Intentionnalité, réduction, existentiels, etc.) De là, y a-t-il lieu d'envisager une lecture phénoménologique des

œuvres littéraires? Et comment appliquerait-on cette herméneutique phénoménologique dans l'analyse des textes? Dans quelle mesure les artifices rhétoriques et la structure rhétorique du langage influencent-ils le processus d'écriture du sensible? L'analyse des œuvres littéraires s'est progressivement désintéressée de la vie de l'auteur, probablement parce qu'elle ne disposait pas des outils nécessaires pour décrire convenablement son expérience. Comment exploiter cette distance afin de rendre opérationnels les concepts de phénoménologie en analyse de texte? À ce stade de ma réflexion, ma problématique de recherche, qui me semble englober toutes les questions initiales, pourrait être formulée ainsi : **comment mieux comprendre l'écart entre le présent de l'expérience et l'acte d'écrire sous l'égide du système langagier, à l'aide des concepts de la phénoménologie en analyse de texte?** L'objectif est donc ici de réconcilier l'herméneutique avec le vécu subjectif de l'auteur, à l'aide de ces mêmes concepts.

CHAPITRE 1

1.1. Cadre théorique

1.1.1. Approche phénoménologique

L'objet de l'approche phénoménologique est toujours la conscience de l'expérience vécue; dans notre cas, c'est plus spécifiquement le vécu mis en écrit. Partons de **l'intentionnalité** comme concept fondamental. Husserl introduit ce concept pour bouleverser le rapport classique entre le sujet et l'objet. La conscience du sujet n'est plus une bibliothèque où les choses, son objet, seraient classifiées et bien définies. On parle d'intentionnalité, pour parler d'actes de conscience, d'actes intentionnels sur le monde des objets, mais qui précèdent toute définition de ce monde. La conscience, étant toujours dirigée vers un objet, a des relations intentionnelles aux choses et l'être se compose dans ces expériences vécues³. C'est dire qu'on n'articule pas notre rapport au monde à partir d'un bagage descriptif prédéfini, mais à partir de la relation entre la conscience et l'expérience. Pour notre propos, il s'agit de retrouver les traces de l'intentionnalité dans les textes sous la forme des existentiels. Les existentiels sont des caractères préreflexifs, ce ne sont pas des objets puisqu'ils seraient préexistants. Le concept de prérefléchi est aussi à la

³ Catherine Meyor, « Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique », in : *Recherches Qualitatives*, Hors Série, n.4, 2007, p. 103-118.

base de la phénoménologie, c'est Vermerch dans ses efforts d'explicitation qui en donne la définition la plus simple : le **préréfléchi** est un mode de conscience ante prédicatif (avant que la langue ne parvienne à nommer les contenus des expériences), c'est la conscience en action sur le monde avant tout effort de réflexivité ou de rationalisation⁴. C'est à partir d'existenciaux qu'une expérience et une construction du monde est pensable, il y a en quatre dont je donnerai une brève définition. La **corporéité** fait référence au corps, mais pas à l'idée du corps ni à la pensée du corps. C'est Merleau-Ponty qui l'exprime le mieux lorsqu'il dit : « Je suis mon corps⁵ ». C'est le corps non en tant qu'objet, mais en tant que sujet naturel. Dans ce cas, le corps se dégage du mouvement réflexif, il est implicite et c'est en le vivant (expérience vécue) qu'on en acquiert une connaissance. Le corps comme instance perceptive est la condition première de l'expérience. La **relationalité** suppose que le sujet n'est jamais seul, mais toujours confronté à un autre et à un monde habité par la figure de l'autre⁶. L'être est dans une relation à l'altérité, une relation vécue dans laquelle l'être au monde se forme. L'intersubjectivité qui caractérise cette relation est à prendre comme l'ensemble possible des relations sociales. Concrètement, la relationalité concerne des situations, des pensées, des actes de langage qui dépasse le cadre de l'expérience individuelle. La **temporalité** est à comprendre comme la durée subjective au sujet. L'intersubjectivité ici concerne un rapport entre les durées d'existence de chacun. C'est dans un champ de présence au monde que le sujet saisit

⁴ Pierre Vermerch, *L'entretien d'explicitation*, Paris, ESF éditeur, 2006.

⁵ Voir M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 241.

⁶ *Ibid.*, p. 405.

l'articulation du temps et les tensions entre passé, présent et avenir⁷. La temporalité est à concevoir comme une durée structurante de l'expérience du temps. Un dernier caractère prérefléchi de la conscience, la **spatialité** qui est notion d'espace où le sujet entre en interaction consciente avec son environnement. L'espace n'est pas un néant où reposent les choses ni l'environnement des choses, il faut le penser comme espace de connectivité et de relations. Merleau-Ponty l'explique comme tel : « [...] je ressaisis l'espace à sa source, je pense actuellement les relations qui sont sous ce mot et je m'aperçois qu'elles ne vivent que par un sujet qui les décrit et qui les porte, je passe de l'espace spatialisé à l'espace spatialisant⁸ ». Le sujet se situe et se ressent dans l'espace, il découvre aussi son pouvoir de représentation sur ce dernier.

1.1.2. Approche rhétorique

La rhétorique a fait ses preuves comme approche théorique dans l'analyse littéraire. L'herméneutique, de nos jours, dépend de concepts fondamentaux empruntés à la rhétorique classique. Les courants postérieurs de la sémiotique et de la narratologie se posent nécessairement en continuité des derniers travaux de rhétorique. Pierre Fontanier, avec *Les figures du discours*⁹, aboutit à une rhétorique achevée, une théorie des formes ou des figures du discours qui permet une approche plus élargie de la langue écrite. Mais une rhétorique restreinte aussi, dans le sens

⁷ *Ibid.*, p. 477.

⁸ *Ibid.*, p. 291.

⁹ Voir Pierre Fontanier, *Les figures du discours* / introduction par Gérard Genette, Paris, Flammarion, 2009.

qu'elle est limitée à l'étude de l'écrit¹⁰. Il convient de considérer tout discours écrit comme une construction de lieux et de figures. Les lieux communs seront désignés par l'appellation classique de *topoi* et les autres lieux, échappant à une catégorisation plus spécifique, seront qualifiés provisoirement de lieux propres ou originaux. Un *topos* est un motif, une situation ou une circonstance narrative récurrente. Toutefois, le *topos* n'est pas exclusif à la fiction narrative; il peut y avoir des *topoi* qui soient aussi des tropes ou des figures et qui se caractérisent par leur caractère usité et leur récurrence. Ainsi, ils abondent également dans les formes poétique et essayistique. Il y a tout un éventail de figures et Fontanier a renoncé à réduire ces classes en des catégories plus générales. Notons les plus pertinentes pour notre propos : les figures de style, de mots et de pensées qui se subdivisent elles aussi en figures plus précises; Fontanier en décrit plus de soixante que je n'énumérerai pas ici inutilement. Un trope diffère d'une figure au niveau du sens. Partant des catégories de sens définies par l'Académie française à son époque (sens objectif, sens littéral et sens spirituel ou intellectuel), Fontanier arrive à deux catégories opposées : le sens primitif et le sens tropologique qui se rapporte au sens détourné, figuré ou extensif des tropes. Les tropes, comme les figures, se divisent en plusieurs catégories dont les principales correspondent aux métonymies, aux synecdoques et aux métaphores. Au-dessus de ces unités constitutives, le discours se fonde sur trois instances : l'*ethos*, le *logos* et le *pathos*, ainsi que les preuves qui leur sont associés. Les preuves permettent d'induire l'intention du discours, les preuves éthiques concernent l'image préalable ou construite de l'émetteur; les preuves logiques se rapportent aux arguments

¹⁰ Voir ce qu'en dit Genette en introduction (*op. cit.*).

raisonnables utilisés et les preuves pathémiques font appeller à la subjectivité et aux émotions du récepteur. Sous ses unités structurées, on recherche des traces de l'intentionnalité, on recherche la dimension structurante de l'écriture du vécu. Le topos sera utile puisque, à rebours des construits plus spécifiques du langage, il prend ancrage dans le réel.

1.2. Corpus d'œuvres littéraires et théoriques

1.2.1. Le corpus littéraire

Je vais commenter brièvement chaque choix du corpus pour en expliquer la pertinence en commençant par les œuvres littéraires. Un premier, Emil Cioran, essayiste et philosophe du nihilisme pessimiste, retient mon attention pour l'importance qu'il accorde à l'expérience. Cioran, lorsqu'il déploie sa pensée en aphorismes, est très collé sur son expérience du monde et de l'altérité qui se déploie autour de lui par la négative. Le nihilisme n'est pas le dénie systématique de toute chose existante, c'est davantage le dénie d'une pensée rejetant tout changement et toute formativité. Le nihilisme de Cioran est une pensée subjective constamment dirigée contre elle-même, contre la formation de toute certitude profonde. Elle s'approche souvent d'une description phénoménologique de l'expérience. L'œuvre de Cioran étant substantielle, j'en retiendrai des passages éloquents sans me perdre dans ses aspects philosophiques et métaphysiques. Un second choix, Hector de Saint-Denys Garneau, poète, chez qui la prose poétique est focalisée sur l'espace, le corps et le temps, une conséquence de la solitude et de l'impression d'isolement qui est à la racine de son expérience du monde. Chez Garneau on ressent l'espace comme une

réalité close. Devant sa propre solitude, le sujet chez Garneau évoque des possibles rencontres, mais demeure passif devant la démesure de l'altérité. On oscille aussi constamment entre l'espace et le corps; c'est la blessure, la maladie qui l'a gardé en retrait du monde. Le point commun chez ces auteurs est une détresse dont on ressent les répercussions dans le discours sur le sensible et qui nous ramène aux constituants de l'être, aux existantiaux qui ont été évoqués.

1.2.2. Le corpus d'œuvres théoriques

Je serai bref à propos des œuvres théoriques, puisque j'ai déjà posé les concepts principaux des deux approches plus haut dans la section méthodologie. Nommons d'emblée Merleau-Ponty, avec *Phénoménologie de la perception*, essentiel à la compréhension du cadre conceptuel. Je retiens aussi la *Rhétorique* d'Aristote, mais elle me servira dans une moindre mesure parce que la théorie qu'on en tire est plus appropriée à la macro-analyse, fournissant à l'étude du discours ses concepts généraux¹¹. Là où Aristote devient pertinent, c'est dans la confrontation d'une écriture dite phénoménologique ou sensible et les différents registres ou genres rhétoriques de l'essai. Je retiens aussi *Écrire en phénoménologie* et *Comprendre la phénoménologie une pratique concrète* de Nathalie Depraz qui se questionnent sur la dimension phénoménologique de l'écriture et par extension à toute mise en discours

¹¹ Aristote, *La Rhétorique*, Paris, Gallimard, 1998.

de l'expérience sensible, ainsi qu'à la pragmatique phénoménologique¹². Un dernier ouvrage collectif, *Approches de l'essai*, dont les textes ont été rassemblés dans une anthologie par François Dumont, fait un état de la question en ce qui concerne la compréhension et l'analyse de l'essai en tant que forme littéraire¹³. Enfin, un article de Sylvain Lavelle interrogeant le rapport entre cognition et action m'aidera à faire une analyse plus approfondie de l'œuvre de Cioran, surtout en ce qui a trait à la mise en écriture des actes cognitifs¹⁴.

1.3. Méthodologie

1.3.1. Objectifs

Le but de la présente recherche est de mettre à l'épreuve l'approche phénoménologique dans l'analyse d'œuvres poétiques et essayistiques, les concepts de l'approche rhétorique concernent plutôt l'aspect formel des œuvres (fournissant un cadre de référence, un lexique). Ce type d'analyse pourrait porter le nom d'analyse existentielle, puisqu'elle recherche dans les topoï des traces d'intentionnalité. C'est en liant des thèmes et des circonstances narratives aux existentiels : corporéité,

¹² Voir Nathalie Depraz, *Écrire en phénoménologie : une autre époque de l'écriture*, Paris, Encre marine, 1999 et, du même auteur, *Comprendre la phénoménologie une pratique concrète*, Paris, Armand Colin, 2012.

¹³ Voir François Dumont (dir.), *Approches de l'essai : anthologie*, Québec, Nota bene, 2003.

¹⁴ Sylvain Lavelle, « Les actes de connaissance. La pragmatique de la cognition et le problème épistémique de la justification », in: *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, tome 102, n.3, 2004, p. 477-504.

spatialité, temporalité et relationalité; qu'on restitue au texte des fragments de sens (et d'existence) qui ne sont pas étrangers à la vie de son auteur.

1.3.2. Limites

Quelques précisions s'imposent : la rhétorique qui sera mise à contribution ici ne concerne pas l'art oratoire. En tant qu'outil d'analyse textuelle, la rhétorique est pragmatique et herméneutique : ses concepts sont opérationnels pour expliciter l'argumentaire et les effets de style; c'est cet aspect que je veux privilégier. Une autre précision concerne le cadre théorique de la phénoménologie; peu de courants philosophiques visent aussi large, et lorsqu'on s'intéresse au vécu et à la conscience, il y a matière à s'étendre. C'est pourquoi les préoccupations éthiques et métaphysiques ne retiendront pas mon attention, parce qu'elles ne parviennent pas à une approche pragmatique dont les concepts pourraient être utilisés dans une herméneutique.

CHAPITRE 2 - HECTOR DE SAINT-DENYS GARNEAU;

POÉSIE DE L'ENFERMEMENT

2.1. Garneau et le corps-cage

Chez Saint-Denys Garneau l'expérience du corps est l'expérience d'une maladie qui l'a tenu en isolement, en retrait du monde. L'idée n'est pas d'utiliser la vie de l'auteur comme le feraient les tenants de l'histoire littéraire, au contraire. La thématique du corps est récurrente dans la poésie de Garneau et la manière dont le corps est mis en écrit révèle le corps implicite chez Garneau. La représentation du corps dans *Regards et jeux dans l'espace* est parallèle à la corporéité de Garneau, c'est un corps fictionnel, mais bel et bien issu d'une expérience du corps. De même, le sujet qui perçoit dans l'œuvre de Garneau est lyrique, mais n'est pas étranger à l'expérience de l'auteur lui-même. À propos du corps dans l'espace, Merleau-Ponty dit : « le contour de mon corps est une frontière que les relations d'espace ordinaires ne franchissent pas¹⁵ ». Dans l'écriture de Garneau, cette distance entre l'être physique et les choses est un topos récurrent. Le poème *Maison fermée*, pose ce topos pour la première fois, le corps en tant qu'instance perceptive s'y trouve posé « seul avec l'ennui¹⁶ », conscient tout de même de l'espace au-delà, « dans la maison close,

¹⁵ Voir M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 114.

¹⁶ H. Saint-Denys Garneau, *Regards et jeux dans l'espace suivi de Les solitudes*, Montréal, Fides, 1949, p. 54-55.

cernée de forêts¹⁷», mais ressentant l'enfermement. La distance ordinaire se trouve exacerbée, de même que son pouvoir de représentation. Le corps est cerné et lorsque l'évocation de la maladie est posée, cet enfermement s'étend à toutes les facettes de l'être (nous y reviendrons). Les indices viennent rapidement dans un ordre qui n'a rien d'anodin, le poème *Fièvre*, bien qu'il fasse référence à la fièvre que l'auteur a contractée en bas âge, enrichit la représentation du corps, renforce le topos de l'enfermement aussi bien intérieur, qu'extérieur. Puis, vient le corps-cage, la « cage d'os¹⁸», une cage pour un oiseau symbolisant peut-être la mort, peut-être la maladie qui se niche au creux du corps, un oiseau captif, une maladie incurable qui va tout dévorer, jusqu'à la vie. Un corps-cage qui renferme en lui-même l'instrument de sa fin. Prisonnier de son immobilisme de malade, des symptômes, de l'évocation de sa mort inévitable. Le corps fictionnel est posé en retrait du monde des choses, des autres, dans une expérience du corps qui lui est unique.

2.2. La mort lente

L'expérience de la temporalité dans *Regards et jeux dans l'espace* passe par un corps, sujet naturel. Ce sujet malade, prisonnier de sa maladie, perçoit sa durée subjective différemment puisqu'il sait sa mort proche. Ainsi, tout pointe dans la direction de cette finalité de l'existence. Le sujet appréhende sa mort et commence un lent voyage vers celle-ci. Le topos du voyage chez Garneau, mis en contexte, ne devrait pas exprimer l'exotisme ou l'évasion, puisque le corps n'a pas bougé, il repose dans le même enfermement. Le voyage insinue un mouvement, donc une

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 80-81.

dimension temporelle. Dans *Le bleu du ciel*, le courant rejette le sujet dans un maelström qui le relâche, le laissant à sa désolation, lui refusant de périr trop vite¹⁹. C'est une représentation de l'agonie ressentie par le sujet. Le même topos revient dans le poème *Spleen*²⁰, mais au lent voyage vers la mort s'ajoute la thématique de l'ennui à laquelle on peut lier celle de l'enfermement du sujet lyrique. Il n'est pas possible de traiter le voyage comme tel en lien avec la corporéité, il semble toujours la représentation d'une expérience de la temporalité, l'expression d'une durée. L'ennui comme topos fait le lien entre l'enfermement et l'expérience de la temporalité du sujet. Sujet qui, ici encore, est parallèle à l'expérience de l'auteur; Garneau a vécu une existence marquée d'un sentiment d'immobilisme, de paralysie devant l'expérience de la fragilité du corps. C'est bien ironique qu'à la fin de sa vie, il concrétise son isolement et son immobilisme en se retirant complètement du monde à Sainte-Catherine de Fossambault. On peut remarquer aussi que l'expérience du temps n'est pas linéaire, ou n'est pas représentée de façon linéaire dans l'œuvre. Merleau-Ponty écrivait : « Le temps suppose une vue sur le temps. Il n'est donc pas comme un ruisseau, il n'est pas une substance fluente²¹ ». De même, l'écriture de Garneau n'est pas toujours soumise à la linéarité du temps, elle exprime davantage une expérience du temps dans différents lieux, au contact d'une altérité incertaine ou bien confrontée à l'absence, cette durée subjective nous parvient dans le désordre comme l'évocation d'une existence morcelée. Ainsi, le topos du voyage comme situation récurrente dans

¹⁹ *Ibid.*, p. 137.

²⁰ *Ibid.*, p. 53.

²¹ Voir M. Merleau-Ponty, *op. cit.*, p. 470.

les poèmes de Garneau n'est pas la représentation d'un voyage avec un début et une fin; on ignore même à quel moment de ce « voyage » on se trouve, on peut seulement constater qu'il est toujours suivi de près par le topos de la mort, par sa destination fatale. Le sujet réfère aussi au futur comme quelque chose de palpable et d'inaccessible à la fois. Le poème *L'avenir nous met en retard*, exprime une posture impossible dans le temps présent, gêné à la fois par l'avenir et par le passé : « L'avenir nous met en retard/Demain c'est comme hier on n'y peut pas toucher/On a la vie devant soi comme un boulet lourd aux talons/Le vent dans le dos nous écrase le front contre l'air²² ». On retrouve le sentiment d'immobilité qui marque fortement l'expérience de la temporalité, un impossible passage, le sujet se sent coincé entre passé et avenir, dans un devenir incertain. Ce qui rappelle le lent passage qui n'est jamais concrétisé qui est vécu comme une interminable attente. L'attente à la fin mène le sujet à l'épuisement²³. Il y a un renversement dans le poème *On n'avait pas fini*, la vie n'est plus devant le sujet comme on l'a évoqué précédemment, elle s'égrène à ses talons²⁴. Pris ensemble, les poèmes *L'avenir nous met en retard* et *On n'avait pas fini* semblent en filiation, le sujet aurait donc une relation linéaire à la temporalité dans ce cas précis, ce qui renforce l'hypothèse de départ qu'à la fin, il y a une destination, le passage, la mort.

²² Saint-Denys Garneau, *op. cit.*, p. 138.

²³ *Ibid.*, p.151-152.

²⁴ *Ibid.*, p. 178.

2.3. De l'espace-ouvert à l'espace-prison

De l'autre côté, l'espace ouvert, en changement, offert au sujet retiré dans sa corporéité, dans son instance perceptive. Au-delà de sa frontière, le sujet perçoit dans une relation particulière l'espace, l'investir revient à lui confier une part de sa subjectivité, dans la mise en écrit à lui confier une part de sens connoté. Parce que l'espace est neutre²⁵, sa représentation se construit dans une relation subjective au sujet qui perçoit. Je dis que l'espace est neutre, parce que ce qui s'en dégage est nécessairement perçu par un sujet sensible, l'espace seul n'est rien, il commence à exister lorsqu'il est soumis aux sens de ce sujet, donc à la subjectivité de ce sujet. Dans le chapitre *Esquisses en plein air*²⁶, il y a prédominance des « champs », des « saules », d'autres arbres aussi et du « vent ». De ces poèmes, se dégage une certaine harmonie; on montre les liens qui unissent les différents éléments de l'espace et quel type de mouvement le sujet qui regarde arrive à y percevoir. Rien ne semble vraiment gêner l'état contemplatif du sujet. C'est dans le chapitre *Deux paysages* qu'il y a un basculement, « l'ombre sauvage²⁷ » semble annoncer le thème de la mort qui suit bien

²⁵ On pourrait même dire qu'avant l'action d'une connaissance subjective du monde l'espace est un néant (néant au sujet), la langue prédicative fournit quelques points d'ancrages au sujet dans son réel (subjectivement construit), mais toujours l'insuffisance du langage ressort, l'utilisation par les auteurs de systèmes complexes de figures (métaphores, synecdoques, métonymies, etc.) met en lumière le double effort de rationalisation qui entre en jeu dans l'écriture de l'expérience. D'une part, un retour sur l'expérience, un certain constat d'échec, puis, la recherche d'un équivalent qui soit figuré.

²⁶ Saint-Denys Garneau, *op. cit.*, p. 38 à 44.

²⁷ *Ibid.*, p. 47-48.

vite. Cette section est immédiatement suivie des poèmes *Spleen* et *Maison fermée*, dès lors les jeux d'espace se font derrière des murs, des portes closes. Le sujet sombre lentement dans un état dégénératif. Juste avant le chapitre *Faction*, « le paysage demande grâce » comme s'il était affligé de quelque chose, alors que c'est le sujet lyrique qui est affligé. Dans un poème sans titre, le sujet évoque son « sang » déversé en torrent « distribué aux quatre points cardinaux » c'est une spatialisation du corps qui évoque à la fois l'isolement et le mal physique que ressent le sujet, l'espace est réduit à la blessure du corps²⁸. C'est comme si le sujet disait : je suis ce corps et ce corps est un espace, ma prison. Il y a évidemment une certaine insuffisance du langage lorsqu'on doit nommer ou montrer l'expérience ou le phénomène perçu. Les figures sont une tentative de parvenir à la vérité de l'expérience, et c'est lorsqu'elles transcendent les relations habituelles du sujet aux existentiels qu'elles y parviennent peut-être le mieux. Le corps n'est pas un espace, mais est ressenti comme tel. C'est ce qui semble ressortir d'un poème sans titre : « Je suis une cage d'oiseau/Une cage d'os/[...]L'oiseau dans ma cage d'os/C'est la mort qui fait son nid/[...]C'est un oiseau tenu captif/La mort dans ma cage d'os²⁹. » Il y a double jeu ici, le corps est ressenti comme une cage, mais une cage qui retient l'oiseau, la mort, probablement la représentation de la maladie. Le corps-cage enferme la cause de sa déchéance à venir et ne peut s'en défaire, c'est un double enfermement. On retrouve aussi des représentations d'espace accompagnées du topos de la rupture qui viendront consolider l'isolement du sujet, en référant fortement à l'absence d'une relation à

²⁸ *Ibid.*, p. 71.

²⁹ *Ibid.*, p. 80.

l'altérité. Par exemple dans un poème sans titre : « Les ponts rompus/Chemins coupés/Le commencement de toutes présences/Le premier pas de toute compagnie/Gît cassé dans ma main³⁰». L'espace ferme les possibles, laisse le sujet lyrique dans le même immobilisme que l'on a vu du point de vue du corps et de la temporalité, et qui annonce une relation à l'altérité marquée par l'éphémère et la passivité.

2.4. La passivité face à l'altérité

La relationalité est à envisager comme l'altérité dans le texte littéraire, mais aussi comme l'ensemble des relations à une altérité. Dans l'œuvre de Garneau, l'Autre incarne la démesure, l'ensemble possible des rencontres est subi par le sujet souvent avec violence ou dans la passivité de son isolement. Le sujet est complètement impuissant, parce que la maladie l'isole, parce que l'espace le contraint et parce que sa durée lui semble fixée, il attend la mort. Nathalie Depraz écrit à propos de l'éthique de la démesure de Lévinas : « La passivité y devient le leitmotiv d'une expérience qui s'emploie à destituer le sujet de toute position de pouvoir au profit d'une exposition à l'infinie démesure de l'altérité, que l'on peut également nommer désintéressement (Husserl), laisser-être (Heidegger), ou encore abandon³¹». L'altérité devient une catégorie existentielle qui va remettre en question l'expérience du sujet en première personne. La démesure chez Garneau n'est pas vécue comme un

³⁰ *Ibid.*, p. 144.

³¹ N. Depraz, *Comprendre la phénoménologie une pratique concrète*, Paris, Armand Colin, 2012.

pluralisme de rencontre, plutôt comme la démesure du vide, l'angoisse d'un sujet allant à la rencontre, mais se heurtant à l'absence. Ce qui se traduit en fin de compte dans la poésie de Garneau par des topoï liés au lâcher-prise, à l'abandon. Un poème sans titre évoque justement l'absence qui se répercute aussi dans les relations du sujet à un espace clos et vide : « L'ombre des absents est sans voix/Et se confond maintenant avec les murs/De la chambre vide/ [...] Trouver peut-être les visages tournés/Et me heurter d'un grand coup sourd/Contre l'absence³². » Le sujet piégé confronte l'altérité comme une sorte de fantasme, aucune évocation de rencontre n'est certaine. Toujours d'un lieu retiré, le sujet entrevoit la possibilité d'un contact avec l'altérité, mais se trouve incapable de l'atteindre et retombe dans l'isolement, l'attente et la passivité. Il se laisse aller à une forme d'abandon, il est lentement dépossédé de toute son existence, d'abord son corps malade, la torture du temps qui passe, l'espace de plus en plus restreint autour du lui et l'absence de relations à l'Autre. C'est le poème *On n'avait pas fini* qui concrétise l'abandon du sujet :

Le temps marche à nos talons [...]
Et voilà que les hommes s'en vont en s'effritant [...]
Les plus belles présences ont été mangées [...]
Et l'on croit entendre les pas du soir derrière soi
Qui s'avance pour nous ravir toutes nos compagnies
S'en vient tout éteindre le monde à nos yeux
Qui vient effacer en cercle tout le monde
Vient dépeupler la terre à nos regards [...]

³² Voir Saint-Denys Garneau, *op. cit.*

Et nous prendre au piège d'une solitude définitive

Nous déposséder de tout l'univers³³.

Le soir évoque peut-être à la fois l'espace s'assombrissant et la fin d'un cycle temporel, l'approche de la mort ou d'une grande noirceur qui va venir terminer de déposséder le sujet de toute emprise sur le monde des choses. Le sujet déchu est définitivement seul et privé de pouvoir, la figure de l'autre s'efface pour faire place au silence et à la démesure du vide. En ce sens, toujours dans *On n'avait pas fini*, le sujet ressent le vide et l'absence grandissante : « Nous ne sommes plus qu'une petite lumière enfermée/Qu'une petite présence intérieure dans l'absence universelle/[...]Avec notre ombre à nos trousses comme une absence/Avec notre absence à nos trousses comme une fosse/Un trou dans la lumière sur la route³⁴. » Toutefois, il serait inapproprié de refuser au sujet le ressentir de différentes altérités, bien que l'absence soit le topos dominant en lien à la relationnalité du sujet, il y a d'autres topoï. L'analyse existentielle n'a aucune prétention à une herméneutique où il n'y aurait qu'une interprétation possible. À propos de la dimension relationnelle de la présence de l'autre, Depraz dit : « [...] c'est une forme de présence qualifiée (mesurée, ciblée, recomposée à chaque instant, bref modulable parce que

³³ *Ibid.*, p. 178. À l'instar de Cioran (nous y reviendrons), la nuit chez Garneau suppose un espace totalement vidé de sujets et d'objets, une forme de néant où l'organisation normale du temps n'a plus le même poids; où les relations d'espace se trouvent changées; où l'absence d'une intersubjectivité laisse le sujet à lui-même et l'oblige à faire face à cet être au monde, cet être vécu mais inconnu.

³⁴ *Ibid.*, p. 178.

recontextualisable et adaptable) à l'autre qui se fait jour [...]»³⁵. Ainsi, le sujet dans *Regards et jeux dans l'espace* peut ressentir successivement l'absence, une présence fantasmée ou une présence violente. Un poème sans titre³⁶, bien qu'il s'achève sur une succession de vers ayant comme topoï l'absence et la solitude, commence par l'évocation de plusieurs présences différentes. Dans le poème *C'est eux qui m'ont tué*, le sujet ressent fortement une présence qui lui fait violence, une violence très physique où des parties du corps du sujet sont mises à mal, le topos de l'absence dans ce poème n'apparaît que brièvement dans deux vers : « [...] Par leur seul mystère étranger/Parce qu'ils ne sont pas à moi venus m'embrasser [...]»³⁷. Qu'il y ait prédominance ou non d'un topos dans le même poème n'est pas si important, ce qui est important c'est cette oscillation entre le mal du corps et le mal de l'absence.

2.5. Synthèse; poésie d'un condamné à mort

L'expérience du sujet lyrique dans *Regards et jeux dans l'espace* en est une de l'immobilisme et de l'enfermement. À partir de *Les solitudes*, toute évocation de l'altérité débouche sur l'absence, sur le caractère éphémère des rencontres. Le sujet

³⁵ N. Depraz, *Comprendre la phénoménologie une pratique concrète*, Paris, Armand Colin, 2012. Chez Garneau, il serait plus approprié de parler d'absence mesurée, alors qu'on s'adapte à la présence de l'autre, notre rapport change aussi lorsque son absence se fait grandissante ou plus écrasante, ainsi notre présence ne sera pas moduler par l'autre qui se fait jour, plutôt par la figure de l'autre s'effaçant, la relationnalité du sujet sera marquée par une carence, une famine de rencontres.

³⁶ Saint-Denys Garneau, *op. cit.*, p. 162-163.

³⁷ *Ibid.*, p. 187.

retiré en lui-même, son corps malade, semble se confiner à des espaces de plus en plus restreints où l'évocation du bout du monde insinue davantage le passage de vie à trépas. Revenons sur la temporalité, Merleau-Ponty écrit

Nous disons que le temps est quelqu'un, c'est-à-dire que les dimensions temporelles, en tant qu'elles se recouvrent perpétuellement, se confirment l'une l'autre, ne font jamais qu'expliciter ce qui était impliqué en chacune, expriment toutes un seul éclatement ou une seule poussée qui est la subjectivité elle-même. Il faut comprendre le temps comme le sujet et le sujet comme le temps³⁸.

En admettant que cela soit valable pour le sujet lyrique, le topos du voyage et le thème de la mort sont au fond l'explicitation de l'expérience de la durée pour le sujet de *Regards et jeux dans l'espace*. La « poussée » se fait vers la mort comme destination finale du voyage, cette représentation subjective du temps se construit dans l'expérience de la maladie, de l'espace clos et de l'absence. La temporalité, l'empire du temps, suppose donc une forme d'enfermement, du moins c'est ce qu'indique la manière dont le sujet lyrique perçoit sa temporalité. Notre sujet-temps

³⁸ Voir M. Merleau-Ponty, *op. cit.*, p. 482. La temporalité en tant qu'expression de la durée subjective d'un sujet semble dépasser la personnification du temps du sujet comme Merleau-Ponty l'entend, je crois que la temporalité du sujet lyrique est fragmentaire, comme le sujet lui-même, composé de bribes ou morceaux d'expériences dont la recollection est venue par après, lorsque l'inadéquation à l'expérience se manifeste sous la forme du sublime, sous la forme d'une rupture avec le réel de l'expérience.

est un condamné à mort, il est attente et immobilisme où l'expérience de la durée n'évoque rien que la concrétisation de la sentence. À ce sujet, Nathalie Depraz écrit : « le temps de l'anticipation est un temps qui mobilise de façon éminente notre aptitude attentionnelle et qui se trouve traversé par le rythme originellement affectif de l'attente (ses surprises, ses joies, ses frustrations)³⁹. » Cette attente et cette famine de rencontres vécue par le sujet lyrique dans la poésie de Garneau convoquent évidemment des affects. La frustration n'est pas vraiment représentée, mais cette résignation sourde, cette passivité évoquée plus haut, marque le sujet. Le devenir du corps s'en trouve également fixé, parallèle au corps frêle de Garneau, le construit lyrique du corps du sujet évoque la maladie, la dégénérescence. Les possibles se ferment lentement, l'instance perceptive est confrontée à des espaces de plus en plus restreints. La mise en écriture de l'expérience de la maladie (dans le contexte subjectif à l'œuvre de Garneau) se caractérise par la prédominance de la temporalité; c'est sous l'égide du temps que se construit le devenir du sujet lyrique. Les autres existentiels semblent s'estomper au profit de cette expérience de la durée, de la fatalité. C'est ici la limite de l'approche neurophénoménologique de Depraz dans le cadre de notre analyse existentielle, notre objet, le texte, construit une temporalité distincte. On ne ressent pas les tensions entre l'expérience en première personne de Garneau, la réflexion objective et la phase d'écriture (de toute façon comment pourrait-on?). Notre objet dans l'analyse existentielle d'une œuvre lyrique est de restituer des fragments des existentiels, de construire le sujet lyrique en cohérence avec l'auteur en faisant le moins possible violence au texte. Suffit de quelques

³⁹ N. Depraz, *op. cit.*

connaissances biographiques sur l'auteur pour se rendre compte que son propre statut ontologique n'est pas tellement éloigné du sujet lyrique qui se construit dans ses poèmes. Bien qu'il soit impossible d'affirmer pourquoi Garneau a écrit tel ou tel poème de telle manière, on peut affirmer qu'une thématique ou un topos transcende son œuvre et que cette récurrence n'est pas anodine puisqu'elle concerne une expérience vécue.

CHAPITRE 3- EMIL M. CIORAN; DE LA PENSÉE CONTRE SOI AUX ACTES COGNITIFS SUR L'EXPÉRIENCE

3.1. Sur les cimes du désespoir; corps, insomnie et agonie

L'essai tel qu'il est pratiqué par Cioran prend la forme d'une écriture fondée presque entièrement sur l'énoncé performatif, une écriture où les actes cognitifs opèrent à la fois une négation et une déconstruction du monde. L'essai comme moyen d'expression est indissociable du monde phénoménal, parce que l'essai est un récit d'expérience. Le sujet, contrairement à celui qui se construit dans l'écriture poétique, n'est pas fictionnel, c'est la pensée de l'auteur en action. La représentation du corps s'en trouve changée, elle est moins explicite, elle passe souvent par le caractère physique, voire violent, du verbe employé ou par des topoï ayant un rapport à la vie de l'auteur. Même l'emploi de la troisième personne trahit les réalités vécues du corps. Comme le sujet n'est pas ici un sujet lyrique, on peut facilement lier l'impact qu'a eu l'insomnie sur Cioran à son écriture. L'insomnie comme thème et situation récurrente a forgé la pensée philosophique de l'auteur et ce thème est transcendant, il est présent dans *Les cimes du désespoir*⁴⁰, première œuvre publiée de Cioran, et perdurent jusque dans *Aveux et anathèmes*, que ce soit explicitement ou par des actes performatifs ayant rapport au sommeil et aux effets de la privation. *Les cimes du désespoir* comme essai initial annonce ce qui devait guider la pensée de Cioran vers

⁴⁰ L'édition consultée est la suivante : E.M. Cioran, « Sur les cimes du désespoir », in : *Œuvres*, Paris, Quarto Gallimard, 1995, p. 17-109.

le pessimisme et le doute systématique, vers une pensée sans cesse dirigée contre elle-même, une privation prolongée de sommeil. Cioran impute à l'insomnie une partie des tendances qu'on peut reconnaître dans l'écriture de sa pensée. Comme sa dimension obsessionnelle : « [...] ainsi les nuits d'insomnie détruisent la multiplicité et la diversité du monde pour vous laisser à vos obsessions⁴¹ ». Ces obsessions réfèrent sans doute au caractère souvent personnel et subjectif de sa philosophie (à l'exception d'*Histoire et utopie*, œuvre à vocation davantage politique) qui serait une conséquence de ses nuits de privation et d'introspection. Cioran lie également l'insomnie à une vision de la vie teintée par la souffrance et la dépression : « Les insomnies engendrent [...] le sentiment de l'agonie, une tristesse incurable, le désespoir. [...] Le lien est indissoluble entre l'insomnie et le désespoir⁴² ». Ou bien carrément : « Impossible d'aimer la vie quand on ne peut dormir⁴³ ». Cioran apporte lui-même justification à ce nihilisme pessimiste, une existence sans sommeil, une existence sans recommencement quotidien, sans pause, est une agonie et la plupart des actes cognitifs dans *Les cimes du désespoir* vont en ce sens. L'œuvre s'achève d'ailleurs sur une autre description des insomnies que Cioran va lier à tous les existentiels :

⁴¹ E.M. Cioran, « Sur les cimes du désespoir », in : *op. cit.*, p 76. L'idée que la multiplicité et la diversité du monde sont supprimées chez quelqu'un souffrant d'insomnie fait référence à l'absence d'un cycle, le cycle des journées effacées, le sujet est confronté au vertige d'une expérience linéaire de sa temporalité où les périodes de sommeil et de repos sont substituées par la privation, l'angoisse voire une forme de paranoïa qu'on retrouvera souvent au fil de l'œuvre de Cioran.

⁴² *Ibid.*, p. 77.

⁴³ *Ibid.*, p. 78.

Dans la tranquillité de la contemplation, lorsque pèse sur vous le poids de l'éternité, lorsque vous entendez le tic-tac d'une horloge [...] comment ne pas ressentir l'inanité de la progression dans le temps et le non-sens du devenir ? [...] La révélation subite du temps, lui conférant une écrasante prééminence qu'il n'a pas d'ordinaire, est le fruit d'un dégoût de la vie [...] Lorsque cette révélation se produit la nuit, l'absurdité des heures qui passent se double d'une sensation de solitude anéantissante [...] Au sein de l'abandon nocturne, le temps n'est plus en effet meublé d'actes ni d'objets : il évoque un néant croissant, un vide en pleine dilatation [...] ⁴⁴.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 101-102. Malgré toute cette purgation négative la philosophie de Cioran procède toujours d'une forte affirmation ontologique, le nihilisme est le réflexe devant l'étendue infinie qu'est la «nuit du monde» hégélienne. «Le poids de l'éternité» évoque l'infinité symbolique, la même démesure à laquelle Garneau oppose le lyrisme, Cioran lui oppose le refus radical qu'est le nihilisme, la réponse à cette démesure devient l'absurdité d'une existence concrète où la quête de sens est mise de côté, où la temporalité est représentée par un vide ou un néant croissant. D'un autre côté, l'insomnie a probablement permis à Cioran de développer sa pensée sur son expérience de la temporalité, alors qu'un temps «meublé» fait référence à la division temporelle de nos actes/tâches quotidiennes, la temporalité vécue par l'insomniaque est dominée par des moments de vide, où l'habituel organisation du temps fait place à un chaos primordial, à l'entropie du temps nu, c'est pourquoi ce vide apparaît à Cioran comme une réalité croissante voire dévorante.

Bien qu'il y ait ici un acte performatif sur la valeur de l'existence, il y a également référence aux composants de l'être dans le contexte particulier des nuits blanches : la temporalité comme la possibilité d'un « devenir », immédiatement discrédité comme n'ayant aucun sens; la relationalité vécu « à l'écart du monde et des hommes » comme une solitude profonde et la spatialité faisant le lien à une temporalité vidée « d'actes et d'objets ». Bien qu'on se refuse aux tendances enfermantes de l'herméneutique au profit d'une analyse existentielle, les actes cognitifs de Cioran sur l'expérience et les existentiels seront presque toujours teintés de ce pessimisme qui est au cœur de sa pensée.

3.2. De l'inconvénient d'être né; la naissance comme condition à l'expérience de la temporalité

Conséquence de l'insomnie prolongée qui l'a affligé dès sa jeunesse, ou d'un pessimisme plus profondément ancré, Cioran ressent sa temporalité subjective comme un mouvement lent et écrasant. *De l'inconvénient d'être né*, essai tardif de l'œuvre de Cioran, est à la fois métaphysique et pragmatique. Métaphysique lorsque Cioran y décrit un état prénatal, un hors temps, où le sujet aspire à retourner et dont la concrétisation serait en fin de compte la mort. Près des philosophies et théologies orientales que l'auteur cite souvent, cette vision du temps est cyclique (et n'est pas étrangère à l'éternel retour de Nietzsche). Pour notre propos, l'aspect pragmatique est plus important et est rendu dans le texte sous la forme d'aphorismes où il y a la représentation d'expériences. Les premières lignes de l'essai posent le rapport

conflictuel de l'auteur à la temporalité : « Trois heures du matin. Je perçois cette seconde, et puis cette autre, je fais le bilan de chaque minute. /Pourquoi tout cela? — parce que je suis né. /C'est d'un type spécial de veilles que dérive la mise en cause de la naissance⁴⁵. » L'ouverture de *De l'inconvénient d'être né*, exemplifie la structure de l'écriture aphoristique chez Cioran, il y a une courte mise en écrit d'une expérience de la temporalité puis un acte cognitif (performatif) mettant en cause la naissance tout en la posant comme condition à l'expérience de la temporalité. Le pessimisme qui caractérise l'aphorisme vient peut-être indirectement du topos de l'insomnie (« Trois heures du matin [...] veilles »). Si c'est le cas, tout comme dans *Les cimes du désespoir*, la privation physique que représente l'insomnie va modifier d'emblée la perception du sujet de tous ses existentiels y compris sa temporalité. Remontant à son enfance, Cioran signale également que son expérience en creux de la temporalité n'est pas liée uniquement à son insomnie, il évoque des traits plus métaphysiques du temps :

Dès l'enfance, je percevais l'écoulement des heures indépendantes de toute référence, de tout acte et de tout événement, la disjonction du temps de ce qui n'était pas lui, son existence autonome, son statut particulier, son empire, sa tyrannie. Je me rappelle on ne peut plus clairement cet après-midi où, pour la première fois en face de l'univers vacant, je n'étais plus que fuite

⁴⁵ E.M. Cioran, « De l'inconvénient d'être né », in : *op.cit.* (p. 1271-1405), p. 1271.

d'instants rebelles à remplir encore leur fonction propre. Le temps se décollait de l'être à mes dépens⁴⁶.

Cet aphorisme, bien qu'il réfère à l'expérience, s'inscrit dans le texte comme un acte de connaissance métaphysique, tentant de circonscrire ce qu'est le temps. Notons que c'est quand même à travers l'expérience sensible que Cioran a construit cette représentation du temps, il place le temps dans une catégorie existentielle à part, impalpable pour l'être qui pouvant agir sur l'autre, l'espace et le corps est effectivement impuissant devant le temps. Ce que Cioran ressent particulièrement, c'est le caractère implacable de la temporalité, l'articulation qu'en a faite l'humanité pour organiser le cycle des journées lui échappe en partie à cause de l'insomnie. Il décrit ces « fuites d'instants rebelles », qu'on peut associer à l'oisiveté, comme le moment où l'emprise du temps se desserre jusqu'à se décoller de l'être. Lorsque c'est l'insomnie qui donne au temps ce même statut autonome, l'écriture de Cioran confère à la temporalité un caractère presque vivant, comme une chose à part entière : « Le temps pur, le temps décanté, libéré d'évènements, d'êtres, de choses, ne se signale qu'à certains moments de la nuit, quand vous le sentez avancer avec l'unique souci de vous entraîner vers une catastrophe exemplaire. »⁴⁷ Le jeu de Cioran avec la temporalité est semblable à l'entièreté de sa pensée, il pense contre les concepts, contre les construits et contre lui-même. Ses aphorismes articulés autour de sa représentation d'expériences vécues et subjectives deviennent le prétexte d'actes

⁴⁶ *Ibid.*, p. 1274.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 1271.

cognitifs de déconstruction. Dans les derniers aphorismes de *De l'inconvénient d'être né*, on retrouve celui-ci : « Si on pouvait dormir vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on rejoindrait vite le marasme primordial, la béatitude de cette torpeur sans failles d'avant la Genèse — rêve de toute conscience excédée d'elle-même⁴⁸. » La mort étant inaccessible dans l'immédiat, Cioran imagine un sommeil permanent comme seule échappatoire à la temporalité, comme un retour avant la naissance, où une conscience sous tension serait finalement apaisée. Le topos du sommeil ici nous ramène encore à l'insomnie.

3.3. L'espace et la décadence

L'évocation de la spatialité comme catégorie existentielle étant fuyante au fil de l'œuvre de Cioran, je ne sélectionne aucun ouvrage particulier pour en rendre compte. La représentation de l'espace dans l'écriture de Cioran prend souvent la forme décrite plus haut, courte introduction décrivant un moment, un phénomène, une expérience devenant le prétexte à un acte de connaissance. L'acte de connaissance en lui-même passera du lieu à l'espace social (contexte occidental) pour opérer une transformation de celui-ci, le lieu s'il est neutre se teintera d'un certain scepticisme, viendra inspirer la méfiance ou le dégoût. Dans *Écartèlement*, une introduction en apparence neutre amène un tel acte de connaissance : « Dans le métro, un soir, je regardais autour de moi : nous étions tous venus d'ailleurs⁴⁹... » S'en suit une longue tirade sur l'affaiblissement des peuples occidentaux victimes, selon l'auteur, d'une seconde

⁴⁸ *Ibid.*, p. 1400.

⁴⁹ E.M. Cioran, « Écartèlements », in : *op. cit.* (p. 1409-1515), p. 1412.

Völkerwanderung (invasions barbares de Rome).⁵⁰ Difficile de ne pas y reconnaître des traits de la morale rigide du fascisme auquel Cioran a adhéré brièvement dans sa jeunesse (*Transfiguration de la Roumanie* est de son propre aveu une honte). L'objet toutefois est de montrer le caractère décadent des sociétés qui parviennent « à l'envers » à l'idéal auquel elles aspirent. Ce « déclin » aura selon lui le mérite de mettre le social en face de ses illusions. Le mode d'écriture aphoristique énoncé plus haut se répète à plusieurs reprises dans *Écartèlement*, l'expérience des lieux est teintée de ceux qui l'habitent, il y a donc double jeu, comme dans ce passage :

Paris se réveille. En ce matin de novembre, il fait encore noir :
avenue de l'Observatoire, un oiseau — un seul — s'essaie au chant.
Je m'arrête et j'écoute. Soudain des grognements dans le voisinage.
Impossible de savoir d'où ils viennent. J'avise enfin deux clochards
qui dorment sous une camionnette : l'un d'eux doit faire quelque
mauvais rêve. Le charme est rompu. Je déguerpis. Place Saint-
Sulpice, dans la vespasienne, je tombe sur une petite vieille à demie
nue... Je pousse un cri d'horreur et me précipite dans l'église, où un
prêtre bossu, à l'œil malin, explique à une quinzaine de déshérités

⁵⁰ L'œuvre de Cioran dans son ensemble n'est pas sans rappeler les traits complices de l'événement fasciste, pour paraphraser Zizek l'esthétisation extrême de la société fasciste n'est qu'une mascarade pour échapper à l'impasse de la décadence. L'égoïsme et le cynisme incapacitant qui traverse l'œuvre de Cioran sont des idées complices du fascisme, en tant que tel le nihilisme refuse et réfute l'engagement pour la cause, quelque chose qui est à la racine du fascisme qui n'a que l'apparence d'un véritable patriotisme.

de tout âge que la fin du monde est imminente et le châtement terrible⁵¹.

La présence de l'oiseau rappelle le rapport positif de Garneau au monde naturel, mais il y a renversement lorsqu'intervient l'altérité, l'autre se présente dans l'espace comme un symptôme de déchéance. Cioran omet volontairement tout aspect positif de la rencontre avec l'autre, son expérience du monde social (espace et altérité) est différente de sa rencontre avec une altérité intimiste. L'espace social pris comme un tout, Cioran le perçoit comme un espace de décadence. Par un acte performatif, il écorche du même coup la religion jamais très loin des bas quartiers. Le prêtre est nécessairement perçu comme un être immonde. Dépassant le cadre de l'analyse existentielle, cet acte performatif fait le pont entre l'expérience sensible de l'auteur et ses préoccupations rhétoriques (ici son scepticisme religieux). Alors que les cimetières inspirent à l'auteur un certain calme contemplatif, son expérience des hospices et des mouvoirs se range à l'opposé :

Dans ce parc affecté, comme le manoir, aux entreprises loufoques de la charité, partout des vieilles qu'on maintient en vie à coups d'opérations. Avant, on agonisait chez soi, dans la dignité de la solitude et de l'abandon, maintenant on rassemble les moribonds,

⁵¹ *Ibid.*, p. 1445. D'un point de vu formel, Cioran affirme ici le caractère aléatoire voire absurde de l'expérience, le sens de l'événement est ici déclassé par l'événement et son étrangeté, le rapport intersubjectif qui se déploie insiste sur la décadence du social et du spirituel, ainsi Cioran se refuse à expliquer le phénomène, il ne fait que constater.

on les gave et on prolonge le plus longtemps possible leur indécente crevaison⁵².

Cioran partant de l'expérience de ce lieu, pose un acte cognitif, précise un autre trait de la décadence des sociétés : le rapport à la mort et le prolongement de la vie des mourants. Il opère la déconstruction d'un présupposé, que tout prolongement de la vie serait bénéfique, et il le fait, on peut le penser, sous *epochè* dans un retour sur son expérience de ce lieu spécifique, à ce moment, à la vue de ces vieilles; c'est Cioran en première personne. L'espace vidé du social est aussi ressenti différemment, pensons aux nuits blanches d'insomnie comme un lieu à part entière : « À l'extrême des nuits. Plus personne, rien que la société des minutes. Chacun fait semblant de nous tenir compagnie, et puis se sauve — désertion sur désertions⁵³. » La nuit vécue par l'insomniaque est un lieu d'infinie solitude, elle est en fait désertée et Cioran ressent cette désertion. À la fois conscient d'un mal du corps et de ses répercussions sur l'espace et la temporalité, Cioran délaisse l'acte cognitif pour construire des aphorismes plus lyriques laissant libre cours à sa subjectivité (dont la plupart ne sont pas dans *Écartèlement*, mais plutôt dans *Syllogisme de l'amertume*). À la croisée de l'acte de connaissance et du lyrisme, un passage de l'œuvre de Cioran ressort de *Précis de décomposition* venant renforcer l'idée d'une pensée en action contre la certitude :

⁵² E.M. Cioran, « Syllogismes de l'amertume » in: *op. cit.* (p. 745-817), p. 707.

⁵³ *Ibid.*, p. 714.

J'ai cherché la géographie du Rien, des mers inconnues, et un autre soleil — pur du scandale des rayons féconds, — j'ai cherché le bercement d'un océan sceptique où se noieraient les axiomes et les îles, l'immense liquide narcotique et doux et las du savoir⁵⁴.

Tranchant gravement avec la tendance formelle de *Précis de décomposition* (à vocation plus objective et scientifique) ce passage empreint de lyrisme utilise la représentation lyrique de l'espace afin de renforcer la pensée en présence. Avec les axiomes disparaissent les certitudes. Poussant à l'extrême le déconstructionisme issu de la philosophie nietzschéenne, Cioran n'échappe toutefois pas à la langue figurative. Constamment anxieux de se confiner dans le lyrisme Cioran construit une forme particulière d'essai, passant de l'expérience à la mise en écriture d'actes cognitifs, enrichissant au passage les catégories existentielles de son expérience. La création lyrique d'un non-lieu, d'un espace négatif est conséquente avec l'ensemble de la pensée cioranesque, si aucun lieu n'est tolérable, sa représentation ne peut que se borner à aboutir à l'espace négatif qui se dégage de ce passage particulier.

⁵⁴ E.M. Cioran, « Précis de décomposition », in : *op. cit.*, p. 581-741. Il semble que, pour Cioran, le seul mode d'accès à la connaissance soit le doute, partant de là aucune certitude ne représenterait un savoir ; la vérité, au demeurant, est éminemment subjective. La pensée de Cioran en est une de la subjectivité en action contre l'Ordre supérieur ; on remarquera que la relation au social est toujours suspecte alors que la rencontre intime, bien qu'abordé négativement, participe au renforcement de l'individualité.

3.4. *Écartèlement* : l'intimisme et la pensée contre soi

À l'opposé d'un espace social lié à une altérité en décadence, l'espace de la rencontre intime prend la forme d'aller-retours entre le sujet (Cioran) et la figure de l'autre. La forme aphoristique, par la brièveté de l'énonciation crée un rapport condensé à l'altérité, en peu de mots Cioran décrit ce qu'il reconnaît chez l'autre et de quelle manière ce rapport le change lui-même. Il y a donc deux catégories existentielles en présence dans la représentation textuelle de l'altérité : la relationnalité et la transformativité. C'est-à-dire que dans le rapport à l'autre, le sujet se laisse transformer, traverser de l'expérience intersubjective qui le lie à un autre. Dans *Écartèlement*, c'est surtout la figure de X. qui permet à Cioran ce dialogisme interne qui s'articule comme une pensée contre soi. X. jamais nommé autrement, est probablement un ami, une connaissance de Cioran, ou du moins une relation qui serait mesurable dans la durée et dont l'évocation revient souvent dans *Écartèlement*. Pas nécessairement teintés de scepticisme, les aphorismes où il y a rencontre avec X. donnent au sujet l'occasion d'un retour sur soi :

X. ne sait plus que faire de lui-même. Les événements le troublent outre mesure. Sa panique m'est salutaire : elle m'oblige à le calmer, et cet effort de persuasion, cette recherche d'arguments apaisants, m'apaise à mon tour. Pour rester en deçà de l'affolement, il faut fréquenter plus affolé que soi⁵⁵.

⁵⁵ E.M. Cioran, « Écartèlements », in : *op. cit.* (p. 1409-1515), p. 1456-1457.

Ce passage tranche un peu avec le scepticisme habituel qui marquent les aphorismes de Cioran, cette rencontre décrite sur le mode expérientiel, pose le rapport intersubjectif entre X. et Cioran. Jouant d'empathie, Cioran apaise X. ce qui l'apaise à son tour. La forme décrite précédemment se répète, l'aphorisme se conclut sur un acte cognitif liant l'expérience spécifique à la pensée construite du sujet. C'est dans l'optique de se changer lui-même que le sujet se met en relation à l'altérité, dans la rencontre intersubjective il y a transformation positive et/ou négative selon le jugement du sujet lui-même. Dans la relation à X. Cioran croit, de son propre aveu, s'améliorer :

X. est l'homme dont pendant des années et des années j'ai étudié les défauts, dans le dessein de m'améliorer... Il accordait de l'importance à tout. J'ai compris que c'était la seule chose à ne pas faire. Son exemple, toujours présent à mon esprit, de combien d'enthousiasmes ne m'a-t-il pas libéré⁵⁶!

Dans les travers de l'autre pour qui tout est important, Cioran renforce sa pensée de doute systématique. Il se construit en réaction à l'autre, par la négative, alors que ce changement consolide sa subjectivité, par la négation de certains traits de l'autre le sujet change. C'est là le fondement de la pensée nihiliste, la négation, non pas comme une fin, mais comme un outil dans une pensée active qui ne tolère aucune certitude. Davantage qu'un sceptique, Cioran veut réhabiliter la pensée, lui restituer sa transformativité naturelle loin du rationalisme et du scientisme. On pourrait

⁵⁶ *Ibid.*, p. 1475.

spéculer que Cioran opérait la mise en écrit de sa pensée sous *epochè*, le texte supporte en partie cette hypothèse que ce soit par l'absence de dogmes ou par l'attention portée à l'expérience et aux percepts qui viennent en majorité avant les actes cognitifs. Plus spécifiquement à propos de l'altérité, ces actes représentent des actes de connaissance de soi, dont la validité repose sur l'expérience en première personne de Cioran. Lorsque le sujet se sent transformé dans l'intersubjectivité, c'est qu'un certain niveau d'empathie subsiste, c'est que le sujet accepte cette rencontre et se laisse traverser. Dans *Écartèlement*, c'est par sédimentation que Cioran ressent l'altérité :

Je me suis toujours emballé pour des causes perdues et pour des personnages sans avenir, dont j'ai épousé les folies au point d'en souffrir presque autant qu'eux. Quand on est voué à se tourmenter, ses propres tourments, si grands soient-ils, ne suffisent pas; on se jette encore sur ceux des autres, on se les approprie, on se rend doublement, triplement, que dis-je? Centuplement malheureux⁵⁷.

Avec son vécu et le vécu sédimenté de ses rencontres multiples, Cioran retire de l'intersubjectivité le renforcement de ses tourments. S'il semble moins investi lorsqu'on parle de l'espace social, c'est qu'il en fait moins l'objet de ses obsessions.⁵⁸

⁵⁷ *Ibid.*, p. 1459.

⁵⁸ L'obsession du social semblant évacuée, elle reste implicitement présente, l'affirmation extrême de la subjectivité et le primat de l'individu est l'ultime effort antifasciste pour Cioran, ayant

Dans la rencontre intime, l'investissement est nécessairement plus grand, l'expérience diffère, de même que sa mise en écrit.

3.5. Synthèse : entre cognition et introspection

La représentation textuelle des existentiels dans les essais de Cioran nous permet de poser une hypothèse quant à la forme essayistique privilégiée par l'auteur. Partant des situations où l'insomnie est représentée comme un topos spécifique à l'œuvre de Cioran, toute la représentation du monde en découlant est teintée de doute et de scepticisme. C'est à partir d'un « mal » du corps que se dégage la vision du monde de Cioran et les actes cognitifs qui suivront. Fondamentalement ancrée dans la tradition de la « docta ignorantia⁵⁹ », les essais de Cioran font du doute et du scepticisme le leitmotiv d'une pensée érigée contre elle-même, mais qui aspire à la connaissance de soi, et plus largement à la connaissance. La relation à l'espace et à l'altérité devient la confrontation de l'homme et du monde (de l'individu et du social), renforçant ou adoucissant les traits déjà marqués de l'essayiste. Cioran se représente exposé à divers phénomènes et c'est lorsqu'il s'interroge sur l'impact de l'expérience sur lui qu'il passe du côté de la cognition. La forme aphoristique évoquée tout au long du chapitre est rigide et se répète dans l'œuvre entière de Cioran : d'abord introspection (ou représentation d'une expérience vécue), puis

vécu l'expérience de la société fasciste, le sujet-auteur s'attaque à ce qui a fait sa force, la suppression de l'individu au profit d'un universalisme factice, d'une société organique théâtralisée.

⁵⁹ R. Lane Kauffmann, « La voie diagonale de l'essai : une méthode sans méthode », in : F. Dumont (dir.), *Approches de l'essai : anthologie*, Québec, Nota bene, 2003, p. 183-228.

cognition (acte de connaissance sur l'expérience). La réponse spontanée à la forme atypique des essais de Cioran serait de taxer l'auteur d'égotisme rhétorique, mais Cioran ne parle pas de lui-même pour prouver quoi que ce soit. Une autre hypothèse serait que ses essais se situent à la fois dans le registre introspectif et dans le registre cognitif, ou bien entre les deux. Un article de Robert Vigneault dans l'anthologie de François Dumont explicite bien les caractéristiques des deux registres.

D'abord, le registre introspectif : « [...] où le texte se fait discours du sujet au sens plus formel de l'expression : l'énonciateur est non seulement sujet, mais aussi objet de son discours; non seulement sa présence est-elle marquée, mais elle occupe l'espace entier du texte⁶⁰. » Puis le registre cognitif plus proche du discours philosophique classique : « Ce type d'essai [...] peut bien ressembler à un discours de vérité, avoir l'air de proposer un savoir « objectif » : toujours pourtant, l'investissement personnel reste intense [...]⁶¹ ». Avec Cioran l'introspection n'est pas omniprésente, on ne peut pas parler de registre introspectif, le recours à l'introspection transmet dans le discours une représentation des percepts. De cette

⁶⁰ R. Vigneault, « Projet de typologie : les registres de l'essai » in : F. Dumont (dir.), *Approches de l'essai: anthologie*, Québec, Nota bene, 2003 p. 229-248. Aujourd'hui, surtout en philosophie, on pourrait dire qu'une présence marquée et active fait la synthèse du sujet et de l'objet, l'énonciateur devient alors «agent», le terme suppose un niveau supérieur d'engagement, l'agent est plus que le sujet passif donné tel quel, c'est l'énonciateur actif.

⁶¹ *Ibid.*, p. 229-248. C'est avec la cognition qu'on passe résolument du côté de l'agent, l'investissement de Cioran lorsqu'il transcende la subjectivité égoïste prend la forme d'un discours de vérité, un discours avec la vocation de changer l'ordre symbolique (ou politique, dans le cas de *Histoire et utopie*) du monde.

représentation subjective Cioran pose des actes cognitifs, des actes de connaissance à propos des catégories existentielles qu'il tente de définir. Objectivement Cioran recherche la connaissance de soi à travers l'expérience, ici intervient la *docta ignorantia*, devant l'être et sa transformativité Cioran ne peut se résoudre à la moindre certitude, ainsi n'y a-t-il aucune vérité de soi que celle d'un instant, d'un lieu, d'un corps et d'une altérité spécifique au contexte de la mise en écriture. L'existence est un fait, mais l'essence est une mouvance. Toute définition de l'être dans le contexte lyrique ou essayistique ne peut, ni ne veut, prétendre à la transcendance, elle concerne la perception de l'expérience vécue. De la même manière, le langage utilisé dans la mise en écrit de l'expérience ne poursuit ni le beau ni l'efficacité rhétorique, il n'est qu'un outil pour rendre compte des percepts. Dans *Écartèlement*, Cioran précise ce que représente pour lui l'activité d'écriture, sous-entendant des préoccupations phénoménologiques :

Le véritable écrivain écrit sur les êtres, les choses et les événements, il n'écrit pas sur l'écrire, il se sert de mots, mais ne s'attarde pas aux mots, n'en fait pas l'objet de ses ruminations. Il sera tout, sauf un anatomiste du verbe. La dissection du langage est la marotte de ceux qui n'ayant rien à dire se confinent dans le dire⁶².

⁶² E.M. Cioran, « Écartèlements », in : *op. cit.* (p. 1409-1515), p 1462. On peut ici réactualiser une citation de Depraz en ouverture, si le texte peut être à la fois but, support et instrument. Pour Cioran il n'est que support, il dirait que ceux pour qui l'écriture est un but en soit sont les mêmes qui se confinent dans le dire. Le texte n'est pas instrument pour lui non plus, ce serait dire que l'auteur

Au-delà de cette vision utopique de la figure de l'écrivain, Cioran résume son propre mode d'écriture : c'est ainsi qu'il fonctionne lorsqu'il pratique l'essai en aphorisme. Son discours concerne l'intersubjectivité dans son rapport aux choses, aux êtres et aux événements (phénomènes/expériences). Son registre d'écriture essayistique, on pourrait le qualifier de cognitivo-introspectif selon les catégories proposées par Vigneault (voire, pourquoi pas, phénoménologique). L'essai partage suffisamment de concepts avec les approches philosophiques de la phénoménologie pour qu'une telle catégorie soit imaginable. Le connais-toi toi-même de Socrate à Montaigne présuppose le concept de l'intentionnalité. L'activité de l'essayiste, toujours dans un rapport d'ouverture à l'objet transcendant (*epochè*), cherche la connaissance de soi, une conscience en action et l'aller-retour de l'objet à soi. Le registre phénoménologique ne serait donc pas tout à fait introspectif, ni tout à fait cognitif. L'introspection concerne l'*epochè*, la cognition, l'effort d'écriture qui suit.

poursuivait un but, qu'il avait une ébauche de thèse. L'écriture cioranesque est intuitive, le texte y est un support où les phénomènes se déploient, se filtrent dans la subjectivité de l'auteur.

CONCLUSION

Que conclure de cette tentative d'utiliser l'approche phénoménologique en analyse de texte ? Et surtout quelle réponse donner à la problématique initiale : **comment mieux comprendre l'écart entre le présent de l'expérience et l'acte d'écrire sous l'égide du système langagier, à l'aide des concepts de la phénoménologie en analyse de texte ?** Pour ce qui est de l'analyse de l'œuvre de Saint-Denys Garneau, un bénéfice de l'approche phénoménologique est de restituer une partie de son texte à la mémoire de l'auteur. Aussi, la forme fragmentaire semble confirmer ce qui a été évoqué en introduction, qu'un acte d'écriture souffre nécessairement de la distance avec l'expérience vécue : on en ressort qu'avec des fragments. J'avoue avoir eu des idées de grandeur; mon but à la base était de trouver un nouveau langage critique pour l'analyse des textes poétiques qui serait plus efficace. À la fin, je me range plus prudemment aux côtés de Kauffmann :

Une démarche habituelle consiste à remettre en question la distinction classique entre discours littéraire et discours critique. Étant donné, disent-ils, qu'aucun type de discours ne saurait échapper aux figures de rhétorique — puisque que telle est l'interprétation deconstructionniste des thèses de Friedrich Nietzsche —, pourquoi ne pas

renoncer au mythe d'une critique fondée sur une métalangue non figurative qui fournirait des équivalents exacts des textes poétiques⁶³?

Aucun métalangage critique ne pourra jamais fournir l'interprétation parfaite du texte poétique. Toutefois l'analyse existentielle, sans nier la place prédominante des figures de rhétorique, cherche en dessous les traces des existentiels et, par extension, des fragments de l'intentionnalité d'un auteur. Chez Garneau, la solitude, la maladie, la pensée de la mort apparaissent comme des pistes interprétatives incontournables. Il y a un lien entre l'écriture de Garneau et sa vie, sans tomber dans une critique proche de l'histoire littéraire, l'analyse existentielle prétend réconcilier le texte et la vie de l'auteur. L'approche se fonde sur l'intuition, ce qui gêne souvent les tenants d'approches plus scientifiques. C'est rejeter pourtant le fondement des sciences : c'est l'intuition qui est mère de toutes les sciences, l'intuition comme critère d'évidence scientifique. Faire l'expérience du texte, en s'ouvrant à tous les

⁶³ R. Lane Kauffmann, « La voie diagonale de l'essai : une méthode sans méthode », in : *op. cit.*, p. 183-228. Je m'éloigne de Kauffmann sur le renoncement : il faut chercher un langage à l'extérieur de la critique littéraire, même s'il n'y aura jamais d'équivalents exacts aux textes poétiques. Le langage philosophique de la phénoménologie permet de fournir des pistes d'équivalence du fait qu'il prend le texte comme l'instrument d'un sujet écrivant l'expérience. L'enjeu reste de viser juste afin que notre objet ne devienne pas l'auteur à proprement parler, mais bien le texte. Il faut réaffirmer les questions ontologiques derrière l'Écrire, parce que le texte n'émerge pas d'un néant, il est issu d'un sujet. Nous ne pouvons pas affirmer le caractère scientifique de nos recherches si nous évacuons complètement le sujet-auteur de notre réflexion.

possibles du texte pour y trouver des fragments des existentiels, est une démarche défendable dans l'analyse des textes poétiques. En ce qui a trait à l'œuvre d'Emil Cioran, constituée d'essais écrits en aphorismes, la pratique de l'analyse existentielle y semble pratiquement naturelle. L'essai semble apparenté à la phénoménologie, comme en témoignent certains passages de concepts, tel que l'*epochè*. D'un point de vue formel, l'essai est le support idéal d'un discours sur l'expérience. Spécifiquement, dans l'œuvre de Cioran, on peut isoler l'insomnie (corporité) comme une piste d'analyse inévitable, qui serait à la racine d'une vision du monde fortement teintée de cynisme. Loin de l'idée de réactualiser les mêmes rapports d'oppositions qui ont préoccupé, de la *Realphilosophie* de Hegel à Žižek, les philologues. Il m'apparaît que ma démarche tente aussi de résoudre une tension pulsionnelle inhérente entre passivité et activité, entre l'expérience (où le monde me traverse) et l'acte de raison sur le monde (où l'effort logique fixe le monde), le passage d'un abstrait originel à la réalité concrète et réfléchi. Si au niveau formel, aucun métalangage n'est possible pour rendre compte de l'expérience c'est aussi que l'expérience elle-même se dissout dans l'effort de raisonnement qui lui est postérieur. Ainsi, le monde en tant que réalité extérieure n'est compréhensible que par celui qui l'observe de manière subjective. Si l'espace de ce mémoire me l'avait permis, j'aurais tenté de montrer comment l'analyse existentielle s'appliquerait possiblement à des textes à forme hybride comme *Les écrits de Laure* de Laure Bataille ou bien *Connaissances par les gouffres* de Henri Michaux. J'ai été forcé d'abandonner ces textes en cours de rédaction afin de préciser davantage mon propos sur les textes poétiques et essayistiques de

forme classique. Enfin, j'ai l'intime conviction que l'approche phénoménologique peut servir d'outil en analyse de texte. Plus encore, cette approche utilisée dans la perspective de l'interdisciplinarité pourrait enrichir l'herméneutique, que le texte d'analyse soit littéraire ou philosophique (critique). Ce monde compartimente suffisamment, l'intellectuel aujourd'hui devrait combattre les tendances à l'enfermement au profit de l'interdisciplinarité et de la pensée complexe. Comme créateur, je laisse à d'autres le soin de valider les propositions que j'émets ici. Toutefois, j'en ressors avec la conviction personnelle du statut ontologique de l'écriture, la théorie littéraire a fait passer le corps fictionnel du statut d'objet à celui de sujet, elle doit maintenant lui conférer le statut d'agent. Il faudrait mettre à l'épreuve l'analyse existentielle dans la confrontation de l'approche à des textes de formes plus variés. Vérifier aussi si le registre phénoménologique conviendrait à la typologie de l'essai. C'est le travail d'un chercheur et je n'ai pas la prétention de me dire chercheur.

PARTIE CRÉATION –

Printemps friable

*« Vu sur une terrasse à Outremont :
5 étudiants avec carré rouge,
mangeant, buvant de la sangria
et parlant au cellulaire. La belle vie ! »*
– Richard Martineau

Printemps 2012

an anti anti anticapitaliste ! an anti anti capitaliste !
mais l'écho des mégaphones s'assourdit au loin
et les listes de slogans seront oubliés
et les promesses d'appoint
deviendront les mensonges cautionnés
par de cachottières éminences
dans les coulisses du parlement
et les jupons du PM
anticapitaliste une dernière fois
car le printemps ne durera pas
et nous quitterons les rues
pour redevenir individus
seuls sans rêves
sans idées et sans buts

*

Tant d'heures à arpenter le pavé brûlant de Berri, de Sherbrooke et de rues que
j'ai oubliées
et d'autres avant moi, 68, 74, 78, 86, 90, 96, 2005
et les mêmes hommes machines soudain libérés du ventre de la ville
pour remettre ces rêveurs dans le droit chemin

les mêmes promesses trahies quelques années plus tard lorsque ces idéalistes diplômés furent assimilés au sens commun
vais-je un jour me réjouir de ces corps qui se heurtent dans la rue ? que penserai-je de ces adolescents bruyants qu'on aura brisés ?

*

L'homme est mort
il n'y a plus qu'une bête barbare et encore
animal bien dressé au travail
sauvage et sans-tête
qui mordrait à pleine dent dans les veines chaudes de son frère
s'il sortait quec'que piastres de ses artères
je suis une bête aussi
mes rêves ont crevé d'espérance
il m'en reste un seul
qu'on m'exécute sec frette
que j'arrache à ce monde froid
comme son cœur de nickel, de vieux papier et de lingot,
ma maigre dette
le peu que j'ai emprunté
aux derniers hommes
du monde bancaire
bancal, éreinté
qui m'épuise.

Un verre

J'ai un verre à la main
et la persistance affligeante des questions insolubles
J'ai ce verre à la main
et on m'étreint de questions
j'ai cet éclat au cœur
ce fragment de raison
qui m'afflige
j'ai ce verre brisé
qui repousse l'étreinte
j'ai ce verre écarlate
qui m'a entaillé
tantôt la main
tendue et brusque
ivre et fraîche
de la saignée
j'avais ce verre à la main
vide, dont il ne reste plus
que quelques éclats
et des questions
assourdies
et des réponses
insupportables
noyées jusqu'à
demain

*

J'écris et je ne supporte plus le son en cadence des bottes capées de l'antiémeute, mes poumons ne souffrent plus le smog étouffant des gaz lacrymogènes. J'ai oublié l'angoisse aveuglante du gaz poivre, lorsqu'on se croit tout à coup K.O. et qu'on entend les matraques frapper contre le plexiglas des boucliers toujours plus près avant qu'on nous mette les *tie wrap* aux poignets. La lutte n'est plus possible contre les techniques de dispersion de masse, si nous devons nous battre, battons-nous sur le champ de bataille des idées, là nous avons encore une chance si mince soit-elle.

*

Les joutes sans importances
Les commentaires sans nuances
Les verres aux profondeurs abyssales
Les verres qu'on ne veut jamais finir

Lorsqu'il n'y a plus rien que la fête
que l'inintelligible bruit des futs
coulant éternellement

La conversation convenue
le respect offert convenablement
les masques subies longuement
une vie de chimères, de mensonges

nous voulons nous amuser, nous voulons oublier
au son du rap, du rock, du punk
la musique ne choisit pas ses martyrs
et pourtant nous sommes légions
pour qui le son est une consolation
passagère et cruelle parce qu'elle nous permet
de fermer notre gueule, d'autoriser tout le reste
le conformisme, le standard, la normativité
de ne jamais hurler que le refrain, de ne jamais être triste
de ne pas être lourd, de ne pas gêner la marche des choses
des choses qui n'en ont rien à faire de nous

nous sommes le son d'un last call
le son d'une chanson finale
le brouhaha amer
sans rythme et sans rimes
le son d'une soirée

L'amour de trail

à Saint-Jean-Vianney panorama des exclus des drogués que je me plais à côtoyer

y'a la vieille tour d'eau qu'on tire au fusil à plomb
pis les feux de palettes qui montent à l'infini
la lueur des flammes qui se jette à travers des filtres
Black Label Labatt 50 Old Milwaukee

les canettes de Pabst tordues qui roulent dans des flaques béantes
les pick-up montés qui te repeignent en brun
des filles en minishorts accotées là relents de gaz de bières de weed qui se mélange à son parfum
une petite brune taille de peanuts des beaux yeux verts des pupilles de géante
les Converse toutes beurrées pis des tâches qui montent jusque sur ses cuisses blanches
c'est peut-être la Black juste un besoin est femme high ben raide le sourire qui tranche
Elle me prend la main pis on marche jusqu'à temps qu'ait plus rien
le bruit les palettes qui brûlent juste une lueur au loin

y'a juste ses pupilles énormes qui auraient avalé le monde
j'ai le goût de lui sauter dessus elle me prend de vitesse
Elle m'enlace de ses jambes je la prends par les fesses
et nos langues qui font la ronde

on roule à terre dans la bouette dans la caresse de la lune je la vois je replace une mèche derrière son oreille comme dans un film à chier je reprends sa bouche sa joue chaude ma main froide elle mouille

on roule nu dans la nuit
on joue comme des flots au printemps
on rit on jouit
fatigue tranquille souffle court chaleur débordante une poff de temps en temps

on parle avec l'haleine des exclus jusqu'au lendemain
on revient en se tenant la main
comme dans une toune populaire
Elle est trempée sa belle peau rougie par le frette dans l'air

on se sèche avec deux petites bières
quand la lune sort par la porte d'en arrière
nos doigts twistés ensemble comme du rotin
ses pupilles sont redescendues au matin
son regard change pas scellé dans le moment dans le temps.
sa tête s'écrase sur mon épaule mes yeux se ferment lentement.

le champ des vides la chaleur malsaine réveille les sans-desseins
Elle se réveille en me regardant
j'ai encore une main sur ses seins
je pars pour l'enlever, mais elle la reprend
Elle me donne un baiser d'adieu un french sale
pour m'avouer que le réel fait plus mal
et on quitte chacun de notre bord des terres rompues
l'impression d'un one night dans une trail qui pu

*

Au carré des vices
La Laurentide goûte la fonte des neiges
au printemps qui empeste
une pointe de pizz molle, un peu tiède
une game de quille à trente piastres
dans le sous-sol crade
il y a tout ce que voulez au carré des vices
et bien plus si vous savez où regarder
là un vieux qui s'égare le soir
a des parfums de swing et de fort
les flics si près sortent toujours
à l'heure des porcs et la descente n'est jamais douce
à la brasserie où se heurtent les corps
pis les rues s'emplissent d'la faune frimée
quand le dernier casino de quartier
a vidé les chaises devant ses vidéopokers
vous trouverez de tout dans les tréfonds d'Arvida
et bien plus si vous avez de quoi payer

*

K.O.

Au tapis sur l'asphalte du quartier où les hypothèques
annoncent la faillite
du sang plein la bouche, ma face râpée
l'hypothermie, mes muscles crispés
et l'impossible fuite
le système m'a digéré dans un soir vacant
avant que tout devienne fer et néant

j'ignorais tout de moi avant qu'une autre victime du
monde me fende le crâne avec le talon de sa vieille botte
et que l'adrénaline m'autorise à compléter ce cycle
malsain

à fracasser sa mâchoire
à laisser mon poing choir
désespérément dans ses dents sales
un claquement sans un rôle

trop faible pour réveiller le un pour cent,
car aucun cri ne traverse la jungle qu'ils ont créée
rien n'arrive dans l'enclave pacifiée de la haute société
ils ignorent le goût de la bière mêlé à celui du sang

Kaczynski

La neige desserre sa stase sur l'occident
le sang imbibe le sable du Proche-Orient
le son distordu de la radio me parvient des cuisines
« tueur, meurtrier, terroriste »
notifications de mon smartphone
« killer, murderer, terrorist »

assommé d'alcool, de tranquillisants
les clients du bar lancé sur un élan
de racisme convenu presque dissimulé
et dans notre coin aussi paquetés
peut-être lucide

« Unabomber c't'un héro »
Kaczynski ? Il lui manquait le côté sensible des mots
Le crime, pas les bombes, la direction
les bombes déferlent jours et nuits là-bas
« là-bas ils bombardent des flots »

Sacrifice de l'autonomie, devoir, obéissance

personne jouerait son rôle dans l'engrenage
s'il reconnaissait la gravité du carnage
autorisé par l'état, garanti par les progrès de la science

Ils sont terroristes seulement parce que s'ils étaient vraiment combattants de la liberté
les répercussions sur l'ordre seraient trop importantes incessamment ils doivent être
fous
ou fanatiques, certains le sont, et les autres sont des gens ordinaires dans ce monde
ordinaire où nos libertés sont calculées, résultat d'un formatage social et étatique qui
ferait bander le plus accompli des informaticiens, le logiciel c'est nous.

Il faut s'armer d'idées
devenir terroristes de la pensée
être l'erreur dans la ligne de code
un témoin vivant de l'échec du système

Notre confusion fait fuir les habitués
trois heures résonne dans les rues désertes
nos idoles ce soir sont des meurtriers
les autres pourrissent couvertes
de traînées de mauvaise poudre
et de giclure de bières

Nous sommes les leftovers de la machine sociale
Bruyants bums pétrifiés d'instinct jeunesse marginale

Y'en n'a pas un sur cent

la gueule écrasée dans les marches du palais de justice
le système m'a mâché et recraché
l'avocat me tend la main dans l'interstice
où les mâchoires se ferment sur des chairs arrachées

je suis de ces êtres morts qui errent dans cette vie à la recherche de quelque chose de
beau à se mettre sous les yeux je cherche plus encore depuis mon retour parmi les
vivants quelque chose pour définir cette existence en creux

j'entre au café-bar

de vieux amis me disent que j'ai perdu un an
accoude au comptoir je cherche un bon pendant
ma main retrouve le verre froid
tout est pareil, mais quelque chose s'est brisé dans la marche du
[temps
je ne sens plus la colère la joie ni même l'effroi
je n'ai rien à perdre mon destin est peut-être sombre peut-être
[éclatant

il me reste l'anarchie sans confettis
l'amour sans fioritures
le malheur consenti
la vie et l'écriture

*

Funambule de la marge, sur combien de fines lignes ai-je tenté d'éviter la noyade sociale ? Est-ce qu'on procède d'un réel équilibrage de nous-mêmes en marchant ainsi de travers, un peu à contre-courant, tout en étant emporté plus lentement que les autres dans la direction du monde ?

Nous étions au temple, il faut y aller après avoir consommé une quantité scandaleuse de psychotropes, pour comprendre. Les écrans plasmas vomissent un flux inintelligible de publicité, la publicité qui a remplacé le sacré dans nos sociétés. La publicité comme une transsubstantiation de désirs à peine conscients, de pulsions naissantes.

C'est un temple et, en même temps, ce n'en est pas un; ses voûtes de cathédrales, ses colonnades d'inspiration romaine lui confèrent l'illusion de grandeur et le prestige nécessaire au confort des moutons. Les effets s'atténuent, les faux lustres en polyuréthane trahissent le kitsch de l'espace, tout donne l'impression d'une fête forcée, d'un grand bal où les convives s'ignorent, d'un cirque qui tombe plate.

Nous étions, depuis dix heures, peut-être une éternité, au firmament des boutiques dans le centre névralgique, dans les entrailles de la bête ou du temple. Les effets s'amenuisent, on ressent presque le réel dans toute son imperfection.

C'est un temple érigé à la consommation et nous squattons son aire de restauration et la sécurité nous pousse vers la sortie sous des sourires robotiques. Car il faut fermer, laisser les fidèles souffler un peu, remplir si possible leur carte bancaire, dormir peut-être. Le temple va rouvrir ou le cirque ou la fête ou un temple où l'on se gave, où l'on jouit seul, seul, mais ensemble, dans notre dernier espace de liberté; la consommation.

*

Ils voudraient nous tuer
comme ils ont suicidé Aquin et Nelly Arcand
miné Garneau, interné Nelligan
société cannibale idéalivore société
refusant qu'on vive notre vérité
notre réalité différente
indifférente des rêves

j'ai brûlé le fleur de lysé
bien avant le 24 juin avec quelques restants de maoïstes et de black bloc dispersé
et loin d'y gagner ma liberté
soumise au dogme d'une autre idée
plus radicale mieux déguisée
j'ai trouvé ma lucidité
au bord d'une ruelle sale
loin de chez nous
coin quechose et Montcalm
entourée d'enragés masqués

*

Nous sommes les enfants du printemps
et nous brillons trop agités d'un feu incertain
étoiles instables dont la lueur passée est illusoire aux yeux

Nous étions le printemps et comme lui
étoile éteinte enfants du passé dont il ne reste plus une trace
de nos braises dans les cendres de nos espérances

*La vie s'écoule, la vie s'enfuit
les jours défilent au pas de l'ennui
parti des rouges, parti des gris
nos révolutions sont trahies.
- Raoul Vaneigem*

Été post 2012

*Que défendent la jeunesse, les
contestataires, les rebelles, aujourd'hui ?*
- Pierre Vadeboncoeur

Je suis le dernier vestige du service
la menuiserie déshumanisée par la chaîne de travail
la méthode Ford et des relents du capitalisme naissant

Dans mes bons jours je renfendais par milliers les restes
démembrés de la forêt boréale. L'homme égouine, le sciote
encastré dan' moelle. Je parle l'inutile langue du système
impérial. La preuve archaïsante d'un monde en pièces. Je
grogne, et des sacres et des chiffres et rien d'autre qui
s'échappe de mes lèvres poussiéreuses.

Nous sommes l'offre incarnée
le larbin d'atelier qui raisonne en fraction
le parfait fractionneur des mondes

Sur une terre finie dont le réaménagement global achève,
qu'on aura tôt fait de creuser, de trancher, de couper, et
dans mes bons jours il n'y aura plus rien qu'un peu de
sciure en suspension dans l'air, qu'on essaiera de
ramasser, peut-être, pour la compresser avec des colles
chimiques pour rebâtir quelque chose d'artificiel et
d'agonisant.

Et dans notre monde de bran de scie, de poussière, de béton
et de cendre, on n'aura plus que la nostalgie pour se
rappeler comment c'était dans l'temps de la Consol, de
RTA, de Résolu quand on a laissé les reines de nos vies à de
riches rednecks qui ont assassiné la terre.

*

Stratifié de mes jours d'été
Bien lisse et lustré
Le voltage comme seule chaleur
Le teint blafard de la bête d'atelier
Ses paumes de papier sablé

*

De quoi ai-je l'air ? À vingt-cinq ans d'âge
Où sont les glaces de la multinationale ?
Pour me renvoyer davantage que les fronts crispés
dans le rétroviseur

au compte-gouttes le matin
parti ramer pour l'employeur
le ciel hurle le grondement d'un CF18
désuet comme tout le reste
shiné mais pourri dans l'ingénierie inverse
il guette au bord de l'autodestruction
le mode de mort occidental
de son cockpit d'opale
noire impénétrable
parti brûler son kérosène
haut par-dessus les drapeaux minables
pour la liberté sous caution de cinq à huit
je reprends le convoyeur pour la nuit
des colonnes interminables
s'évadent dans les quartiers
au bas des rétroviseurs
ni sourires ni bonheur.

*

Traficphrénie

Que dire de ces heures perdues paqueté dans le trafic, sinon que s'il fallait que collectivement, en faction de rednecks que nous sommes, nous intentions un procès en dommages et intérêts au ministère pour tout cet ordinaire sans plomb disparus dans le néant de la gentrification et de l'aménagement du territoire, s'il fallait qu'au final sa sainteté la justice nous donne gain de cause, nous serions venus à bout du capitalisme, comme ça, par la force de l'or noir. Pas de jeunes filles en mini-shorts fleuris à la sortie des manifs de casseroles, pas de hippies aux dreads décadents, que d'énormes camionnettes grondant à rendre la décence sourde, que nous, la faune des pics de sable et des trous de bouette, nous et ces camions qu'on a montés pour toucher au paradis, une révolution du peuple contre le peuple.

*

Atelier amer

Sa pupille béante, si sombre
il n'y eut jamais tant de teintes dans ce jais
l'œil étreint ce froid, l'autoroute peut-être rageait
je me perdais en fractions des nombres
l'étirement cérébral, soudain
la névralgie générale, enfin
des yeux à moitié fermés sur l'ouvrage à répéter
accoudés au comptoir dans l'overdose de ratés
qui s'élève en nuages
mon corps se confond en bran de scie
il y a le papier vide, le cendrier plein de botchs.
l'odeur violente et la blancheur amère, et si ?
il me reste une impression qui se mêle à l'odeur fumée du scotch
ma vie se morcelle si bien qu'il ne me reste
qu'un peu de sciure d'existence
cette pièce en est pleine, c'est ma potence
mon visage est ce masque stratifié sur lequel
les regards, les mots, les sourires se heurtent
une contre-plongée opaque m'aveugle, mes
angoisses s'en foutent.
Néons artificiels, particules suspendues
un tabouret comme seul refuge, un tabouret
éternel, où es-tu ?
je n'ai rien en banque qu'un peu d'avance
sur mon temps que je dépense dans les bars pour
l'oublier un peu
les kaléidoscopes au fond des coupes, des
bouteilles, des verres
les machines stridentes au royaume des
poussières

*

On n'a pas vu nos mains tremblantes
et le tas de temps payé
on n'a pas voulu voir l'être frêle
cette carcasse ambulante
de la routine
séquestrée
dans l'ossature du frigidaire
presque vide
et l'être livide
qui creuse ses paupières
pour un boss
et un peu de virtuel
qui achève de crever à la banque
ou dans sa carte truquée
pour des barres de manque
de mauvaise poudre

ma vitre de cell est un jardin de neige
dont Nelligan ne serait pas fier

*

Trois pièces et demie

Les maisons hantées des êtres vides
sans rien de paranormal
ni l'inquiétant mal, le vrai
rêver l'ennui de la normativité
de la basse ville
et le grand convoyeur de la société
qui promène ses pièces amovibles
le capital peint des pentacles
aux fenêtres désertés
et le réceptacle étanche
de mon angoisse
ignore les néons exit
la cuisine, la crasse
la publicité qui m'excite
un temps seulement
l'engourdissement
au quotidien
les bières
achetées
à crédit.

Ashtray 418-02

Je relève au plancher à travers les bouteilles vides pis le cendrier renversé.
Cinquante années minables.

Mon CV ressemble au tour du monde en quatre-vingts jobs à p'tit salaire.
J'suis devenu chacune d'entre elles, un mélange brun de crieur, de commis
voyageur, de conseiller vendeur, d'emballleur pis de crosseur.

J'finis un fond de café chemineau,
J'écume la section emploi du quotidien d'hier
à la recherche du quatre-vingt-unième suicide professionnel.

À mes côtés, ma confrérie dans l'abîme
le voisin d'à côté qui sort pu depuis le 11 septembre
qui n'a jamais connu que le réconfort d'un blog raciste
le p'tit bourgeois de région qui gratte sa cour le toupet en l'air
qui écoute la première chaîne avec complaisance, presque en se crossant
le gars du bout de la rue, pas capable de défourrer son ski-doo
qui sacre après sa machine, parce que y'a personne d'autre à qui parler

pis moé, j'ai l'impression que ma vie est mise en scène,
que j'me suis transformé en quelqu'un d'autre avec les années,
comme si j'entendais Charles Tisseyre dans ma tête, ou pour de vrai
Charles Tisseyre qui racontait ma vie esti
je suis l'emblème décrépit d'un bon documentaire sur la chute de l'Amérique
blanche
ou l'icône d'un docu-réalité
je l'entends avec sa voix suave d'animateur

cette semaine à Déchéance : la faune urbaine du Québec moderne
le parcours atypique d'un bachelier en sciences humaines, devenu cynique,
professionnel de la classe moyenne basse, impuissant, dont la libido a été rongée par
le servage aveugle et le tabagisme

vulgarise moé Charles,
j'ai la graine molle devant des filles décentes que l'internet me crache,
j'danse sur les classiques des années soixante,
j'ai des étagères de livres pis le compte creux.
j'me demande si ça vient de mon esprit ou de la télé
ou si c'est pas un mélange des deux
j'me demande si je n'ai pas été naïf d'espérer plus du rêve américain
y'a un portrait de Donald Trump dans la cuisine du voisin
grap them by the soul and return them to the void
une pin-up sexy dans le wineshire d'un char modifié
grap them by the culture du viol
j'ai des cahiers où je composte mes idées
et nulle part pour fuir

et les cyber-hippies activistes
et l'homme blanc en colère
et les petites filles
dansent et hurlent sur Wall Street
le suicide de l'Amérique

Pitch

J'ai retrouvé le confort sale d'une journée de
bardeau

Un fond de rang, les monts qui s'accrochent en
haut

La première chaleur qui fond ma chair froide
Le fumier n'a jamais autant pué la liberté

L'aliénation jamais si douce
Je m'en suis jamais autant crissé
d'être payé au noir sous le salaire minimum

*Repeat after me, cheap labor means: main-
d'œuvre à bon marché*

Ni haine ni colère pour le système sur le pitch
brûlant

Pourtant il m'assiège inlassablement
Elle est douce l'insouciance
Douce l'insignifiance de deux, trois jokes grasses

Il y a quelque chose d'inimitable dans la détresse
de celui-ci

trempe de sueur racontant comment sa femme est
partie avec son meilleur ami

C'est beau d'entendre cet autre rire au nez de la
justice

Quelques mois à peine après sa sortie de prison

On pense un peu moins marteau à la main

La vie est moins amère lorsque, sans masque, on
se couvre de noir, de saleté

Il est plus aisé d'échanger avec eux, qu'avec vous,
je dis vous parce qu'eux ne lisent pas, n'ont pas le
temps, ils n'ont que du temps pour se vendre, n'auront
jamais l'occasion d'écrire leur condition, je partage leur

destin, hypocrite, attendant que le greffier m'assure l'absolution.

Quel drôle de mot que l'absolution

Comme si ce monde dans toute sa justice et toute sa miséricorde chrétienne pourrie, m'offrait une seconde chance de le servir jusqu'à ce qu'il me presse, qu'il m'écrase pour me tirer des heures en échange de quelques bouts de papier, de quelques pixels, de bouts de plastique servant à acheter le produit des autres.

Je me trouve là
Pas trop haineux
Sans être malheureux
Le corps las

Les tympanes soumis au marteau, à la scie, à l'air comprimé.
L'œil se berçant des bocages encore gris
Les Monts-Valin pour l'écho de nos cris

Borges

Kobanê coule en flamme au milieu de l'État islamique pendant que je plagie Hubert Aquin, naïf et imbu des mythes que j'ai avalés en cours ou dans les envolées lyriques radio-canadiennes, j'ai raclé les trottoirs du centre-ville. J'ai écumé les boutiques de livres usagés. « Tous les grands connaissent Borges, m'a-t-on dit, c'est un passage obligé ».

Basse-Ville, rue Racine, Place du citoyen, un délire orwellien, architecture mouvante, écran géant pour décider de nos envies. J'ai vu un visage familier, occupé à gentrifier le quartier en face de l'Hôtel de ville, il est harnassé dans la charpente hurlante d'un édifice commercial sur les os. Un homme las secoue violemment la tête, il marche de travers. J'ai pressé le pas, pour échapper à l'aura de folie qui enserme la faune urbaine du downtown de Chicoutimi.

Des portes s'ouvrent sur des voluptés à chaque coin de rue. Il a cette odeur de vieux plâtre près d'un patrimoine éventré. L'arôme fort de café près des gens affairés. L'oisif se pose sous un arbre, sur une terrasse ou se tient droit, cigarette au bec, pour jouir du temps gaspillé. J'ai cherché assez longtemps et avec Borges sous la main je suis redescendu, pressant le pas devant le snobisme des gens de haute ville. J'ai croisé le pamphlétaire, le cynique et l'anarchiste, dissimulés sous des vêtements de marques.

Quelques avocats bavardent en vapotant, ils se moquent de mon air d'étudiant.

À l'ère du mensonge, de l'opportunisme et des parvenus, on prend facilement la hardiesse pour de l'anticonformisme. Je repense à Vaneigem qui regarde les jeunes, qui voit en eux autre chose qu'un ramassis de hippies criards et vandales.

Le temps est pesant, j'enveloppe Borges dans mon vieux manteau de sport. Ça nous tombe dessus comme la misère sur le pauvre monde. La ville trempe à l'air austère. Les gens bien ouvrent leur parapluie pour ne jamais le partager.

Nostalgie

Désespéré, je m'agrippe à des bribes de souvenirs. Piégé par l'oubli. Je marche à Berlin près du mur, un plan suivi, je m'arrête pour lire : *Escape is a mighty method to destabilise dominion*. C'est peint là, sur le béton froid. Un blanc. Je reviens à moi, accoudé au bar. Une gorgée d'élixir, en espérant replonger, ça ne sert à rien.

L'absence s'installe, la phrase demeure l'effet d'une sentence. La fuite est la seule issue. Il n'y a rien d'autre à faire. Notre tyran est invisible, sa domination est implacable. La démocratie, le capitalisme, la finance. Ce système est invincible, imbu de sa propre légitimité. Nous n'avons plus de guerre à mener. Notre fuite est psychédélique, notre exil est spirituel. Le réel est détraqué jusque dans ses moindres confinements. La folie n'avance à rien. Il nous reste la marge et un cocktail explosif de dépresseurs, de stimulants, de psychotropes hallucinogènes. Tout pour éviter de basculer du mauvais côté.

Je lève ma grosse 50 bien haut pour ne rien perdre. Un ivrogne parle seul au bout du bar, un homme sirote un scotch à quatorze dollars en lisant le cours de la bourse et me voici à mi-chemin, ni trop l'un, ni vraiment l'autre. La mesure en toutes choses. Un amoncellement de scènes morcelées me revient en bloc. Des plans superposés, des hommes de partout, assis au grand bar de l'humanité. Tout le monde a quelque chose à fuir.

Sur la promenade, il y a quelques Japonais, stéréotype éternel, qui prennent des clichés du mur. Mon pas est lent. Chaque section a son artiste, l'art contre la division. Les fresques s'étendent sur plus d'un kilomètre. De l'eau s'écoule, de l'agitation à l'est, au bord de la rivière. Un trou quadrillé de barres d'armature perce le mur là quelque part. La Spree, son débit pondéré. Quelques punks boivent de la bière en plein air. Le béton sur des kilomètres, l'*autobahn*, la frontière, au-delà des rivières sinueuses où l'Elbe pénètre la Vltava. L'est a quelque chose de sensuel. Mon délire me porte à l'est jusqu'à Prague, jusqu'à Cracovie où mes souvenirs se meurent. Une sorte de fièvre, la chaleur alcoolique.

Je suis saisi d'angoisse. C'est ma vie qui m'échappe. Il me reste des clichés d'hier, de la semaine dernière. De vieux détails se noient là, dans cette routine. Les images ternissent et finissent par se confondre. J'oublie. Un travelling, des tabourets vides, un *last call* timide martèle le passage du temps. La fuite est éphémère. Elle me glisse entre les mains comme tout le reste.

*

Je pourris au milieu de mes vieilleries
En merisier, érable, bois de palettes
J'ai bu ma jeunesse d'une traite
Perdu aux Tuileries

Transatlantique, j'ai cherché
Un bonheur haut perché
Hors de mes moyens
Je reste sans rien

On m'a foutu dehors de chez Cartier
L'air pauvre, j'ai erré dans Paris
Pour trouver un quartier
Sans avaries

Cosmopolite, je me suis cru progressiste
Avalant des mensonges de plomb
Le corps mou, aucun aplomb
Presque, je résiste

Envie de me mettre knock-out
Ma tête, pas de layout

*

Cafés

des cafés crèmes envolés
se perdent dans la totalité des occasions
volées

assis à l'ombre des bars à boire
de ma vitrine sur Racine
je contemple ce qui veut se faire voir
le centre-ville en contre-plongées assassines

le vent traître
suppose l'automne à naître
je suis infime dans l'arrangement total
esclave urbain perdu en perspectives
globales

tout s'engouffre dans le concert de la cité
regards fixes égarés sur quelques vérités
ou jetés sur les imposteurs en fuite
qui marche docile à leur mort fausse
suite

*

Démone habite toujours quelques coins des murs impassibles, je ne sais toujours pas qui elle est après tout ce temps. Pourtant tout le monde a vu les écritures, il faut bien qu'elle ait signé elle-même ses errances dans la ville. Dans l'arrière-cour de l'église Saint-Nom-de-Jésus, dans l'autogare Racine qui se dresse haute et laide, dans l'entrée d'un bar ancien front de blanchiment fermé depuis longtemps. Les murs gardent les traces de son existence, en graffitis, tagués un peu vite, parfois croche, avec de l'ivresse dans le trait.

Beauce Carnaval

T'es arrivée avec Beauce Carnaval.

T'es arrivée avec les nuages.

Les remorques encore pleines, pis déjà la pluie battante.

D'où je viens, le cirque ambulante traîne la tempête.

À travers les cordes, dans l'éclairage multicolore de la fête t'as attaché tes cheveux trempés. Un buvard et demi plus tard, la seule chose *steady* autour de moi, ton regard inlassable

Instable comme à soir.

J'ai essayé de me rendre jusqu'au bateau Viking pour toucher tes cheveux, juste une fois.

On a fait le Zipper les yeux perdus dans un trip acide.

Amer, je t'ai cherché, je t'aurais gagné n'importe quoi au fusil à l'eau.

J'aurais fait semblant d'être fort le temps d'un jeu.

On a fumé un joint avec les p'tits gars, pour se remettre à zéro.

Je t'ai cherché, plus zen, sans rien voir, sans rien comprendre.

On s'est pris quec' frettes, on s'est mis à bière pour se reprendre.

La tempête m'a fessé en pleine face, Beauce Carnaval ben flou.

Des kids qui quêtent des cigares; des repris de justice, sourire aux lèvres, qui donnent des gros toutous aux p'tites mères.

Je t'ai cherché quand j'avais 'a yeule su'asphalte.

Si je t'avais trouvé, j'aurais rien eu à te dire.

Des soirs à Beauce, on a trouvé l'amour entre deux joints, entre deux bières, entre deux E, entre deux buvards, entre deux barres.

Des soirs où la seule chose qui est drette c'est l'image, le fantasme, d'une fille ordinaire dans l'orage. Une fille dans les nuages.

Carnavalesque

une autre ballade au cirque de l'ennui
je poursuis le clown triste qui s'enfuit
les acrobates pendus
le fil de fer tendu

le popcorn s'éclate dans un coin
falaise de peluches au loin
et je tombe
bruit de bombe

maudits feux d'artifice
qui pleurent le sacrifice

son maquillage qui lui coule dans la barbe
pendant que des nains jouent à la roulette russe

et je m'affaisse
je m'enfonce
le clown me laisse
à quelques onces

le cirque se brouille
les manèges rouillent
je m'écrase enfin
et je noie la fin.

Automne : Impressions/dépressions

« On a décidé de lâcher la nuit sur la terre
Quand on sait ce que c'est
Et de prendre sa faction solitaire
Pour une étoile
encore qui n'est pas sûre »
- St-Denys Garneau

comme un jour où l'été s'étire dans le firmament dans la chaleur incertaine de l'automne ou la fraîcheur du recommencement.

Engrenages

Le corps injecté de caféine
dosée en amers milligrammes
l'automne dépoussière ma rétine
une *smoke* bourre mes bronches en filigrane

le carreaauté kitsch un peu partout
la mode comme seul atout
à l'époque de la mort consommée
au bar des réclusions assommées

quinze pieds d'écrans, de pixels
dévorant l'âge d'or
notre monde excelle
à hypnotiser des corps

gerbes de feu, du *led* multicolore
dénature l'eau et les flammes
se frotte à la désuétude de l'âme
que la propagande froide décolore

quand est-ce que tout est devenu ainsi ?
L'obsolescence des corps, de rouages
interchangeables.

réminiscence d'un instant pluvieux

le spectre vaporeux se détache du gris
fondu en couleurs primaires derrière l'érable
rabougri
soutenant le regard fou de deux trois vieux
l'horizon humide le paysage imbibé du
temps qui passe
dans les arbres jaunis à l'orée du cimetière
les passants s'ignorent s'oublent
rapaces
exilés en promenades calculées et le bruit
des cafetières

le jour se mire en mille gouttelettes
abandonnées dans le sillon de l'orage
et au loin perce les bocages
nostalgie rurale de ma campagne un peu
frette

*

Je m'égarerai et j'erre sur les terres de la couronne, car il m'est impossible de m'évader dans un lieu qui n'appartienne à personne, je me contente d'un lieu où il n'y a personne. Les humains ont envahi le monde.

*

Saint-Dominique moins dix

dates noyées dans la Laurentide
le compte en banque cerné d'écueils
je m'évache dans la mare de l'excès c'est le
naufnage rapide
dehors lumière fuckée j'ai les pieds plantés
sur le seuil
sur la rue des bars odeurs de boutiques
cheaps,
fond d'huile 10-30, mauvais *weed*

la nuit tombe sur Jonquière mélancolique et
fétide, musique triste et le temps à tuer survie par
miracle
les heures se cachent et les frigidaires que
les pauvres raclent
l'hypocrite à pied le char en rack, roule ou
meurt

les maisons de la basse ville où on cherche
un petit quelque chose pour monter ailleurs que
chez les riches
hallucination amère qu'on avale entre un
badtrip ou la beauté d'une terre en friche

on redescend sur terre à temps pour voir des
hipsters monter au café
cortège de néo-douchebags en pèlerinage
jusqu'aux discothèques
le troupeau écoeure, on rêve un peu
d'autodafé
le down dans le haut de la rue pas loin de la
bibliothèque
la soif, il reste peu de choses et des grosses
bières à descendre
en attendant des nuits un peu plus tendres

Impression d'un matin

un voile d'or s'est déchiré dans les aulnes
du quartier
jaunis à la caresse de l'automne naissant
ou dans la traînée acide des routiers sur un
bitume froid
hier encore brûlant

l'air déjà chargé de la saison à venir
et l'été s'éteint ou ne sait plus finir
les yeux accrochés aux parois du fjord
l'ivresse me voile à peine le regard
je m'égare au-delà des limites du décor
un peu avant le garde-fou de la vieille gare

Impression d'un soir

quitter les cours tôt piétiner sur le pavé
l'université morte et ses murs délavés
blocs erratiques cruellement gris
je suis peut-être trop tôt un peu aigri

je lève les yeux de mon désarroi

le ciel uniforme comme une toile à peindre
l'ivrogne vomi des aquarelles par endroits cette
vision spectre rouge-orange qui fait craindre

couché d'automne éphémère
le soleil rampant à la mer
quinze minutes idylliques après des heures
de cirque
à imaginer la journée voilée de temps payés
nous verrions mieux nos chaînes en
uniformes rayés
et la noirceur écrase déjà mes espérances
ma seule lumière s'exprime en watt
j'imagine en silence deux trois sonates
évaché dans la gueule de l'indifférence

quand dans mes yeux toutes les lampes sont
éteintes
je m'endors un sourire fou accroché aux
lèvres
tous les symptômes sans la fièvre
je me blottis contre la nuit en attendant le
jour et son étreinte

Sale nuit

des soirs de rhums qui descendent les bars
de la rue
tourné pas chic avec les punks du quartier
on saoule le gros porc au Grand Marnier
écrasé entre deux trois blagues crues

assis ben scrap sans trop penser au prix y'a
un gars qui raconte une campagne épique contre
un vieux vidéo-poker pourfendu à coup de bières
vides et de grands cris on regarde vers le bar à fort
quand les flics le sortent sans s'avouer que ça
nous écoeure

les yeux qui balancent entre son air paumé
la barmaid et son décolleté
oscillent un moment entre l'ambiance
pourrie
et l'idée d'un bar moins gris
philosophe d'un soir avec une bière de trop
dans le nez
je me plais à des réflexions mort-nées

la philosophie alcoolisée incomplète
y'en manque des bouts
le bar porte les cicatrices de tout le monde
retient tout
buvard à bière, le monde siphonne sa dose
en échange d'un petit quelque chose

une vodka trop tard je m'aimerais mieux au
lit alors que je titube dans la discothèque

le bruit boom-boom billard et gros
douchebags plein la gueule je m'évade la tête à la
fraîcheur du bol, m'évite un *black out* seul, les
punks saouls parlent de guerre immédiate
le *doorman* nous invite à danser sur le
bitume frette
un téméraire se jette sur le proprio pour lui
tirer la cravate
sur le champ de bataille le monde pas trop
drette

*

Le moteur au cri cahoteux
un peu de moi boiteux
et l'harmonie entropique sur la couenne
mousseuse des montagnes
la machinerie surie, le goût des *pills* croqué,
je stagne

je vacille entre le tumulte de la fête et une
terre en friche
la migraine et l'être démuné confronté à une
nature riche

la rétine épuisée de trop défricher ce sous-
bois encombré qui n'est que l'antichambre de mes
blues

hésiter de vides en vides sous l'arc-en-ciel
de l'automne
se sentir celui qui détonne
étranger

l'âme en retailles d'épinettes noires
le cœur saoulé luttant contre la violence des
images
cherchant une place dans ce vallon aux
berges froides
sous l'antenne des hommes qui défigure
l'immensité du soir

et les couleurs me bercent, m'évitent de
sombrier dans la routine des gueules de bois;
j'entends le cataclysme, les machines qui grugent
ce qu'il y a de pur; je suis mêlé aux natures
meurtries, abattu à la hache, tranché à la scie,
transi; les jaunes s'effondrent, les rouges
s'amincissent, les verts se dressent pour mourir ou
est-ce seulement un peu de moi qui refuse de
voir ?

*

Dénivelé de mélancolie
et les nœuds des pins gris

il se dénoue en moi l'inextricable réseau des
prévisions, que reste-t-il, en cette farce qu'on
nomme l'existence, des rares moments de solitude
contemplative où l'être abolit en lui-même les
murs qui le préserve du sublime ?

l'écorce noircie des bouleaux et la mousse
grimant aux arbres morts

l'œil avide de paysage, l'œil affamé
combattant la désuétude du sort

je suis obsolète en cette forêt, maudit par ce
que je possède, ce pour quoi je me suis vendu à
perte, ce qui me tue un peu plus chaque jour dans
la lutte contre ma propre faiblesse

la brume vole un peu de mes perceptions
déjà altérées, les arbres se tordent dans des danses
macabres, dans l'étirement vers la lumière

c'est un brouillard grisé des hauts et des bas
de ces monts

flattant les vallées, bouffant ce vert pour le
soustraire à l'œil incertain

pour le condamner au cachot de
l'impression

de l'eau étiole les ramifications des grands
pins

l'écorce gommante comme la résine qui
colle à sa main

le moment m'échappe en ces nuages, dans
l'air gorgé de la nuit humide

des souches en obstacle, la mousse matelas,
c'est la violence du torrent, la régularité des
rapides

La neige fondante balaye la fragilité de la
saison

perchée au goulot, nos sens engourdis, nos
engelures de perception

À l'envers du miroir et les saints se gèlent
pour mille raisons

les branches déshabillées, tremblotantes,
mises à mort sans exception

la brume plane sur l'inversion des glaces
la tête des mélèzes en stalactites
comme un mirage et ma vue s'encrasse
avant que sur papier je dégurgite
l'image frauduleuse des soirs où la pluie se
change en grêle
des nuits dans lesquelles les ombres ne
peuvent qu'être frêles
les silhouettes rongées qui se traînent dans
l'invisible
et beuglent à crever des refrains nuisibles

*

La férocité des couleurs, le gris du ciel en
furie, une beauté surannée qui s'estompe;
l'automne est plein de ces leurres
les voix de la radio à travers un filtre gypse

le corbeau solitaire hurlant à la lune
le monastère des sœurs, ses secrets et des
supplices
des milliers de Justine de papier à la une

une vente de garage pour liquider la
nostalgie
la toux rauque des *kids* du quartier
le silence des vieux snobs, c'est une élégie
une fugue glauque et contingente, un exil
entier

il pleut des lignes obliques qui scindent tout
ce que je vois
les bouleaux lépreux et les pins galeux du
bout de la rue
ceux qui se parlent sur la promenade, se
saoulent et les flics se ruent
pour un homme debout sur la balustrade
écœurée de suivre une voie
la saison est crue et cruelle
la délocalisation fait des rois au fond des
ruelles
le bitume sera froid, la bière glacée, le vent
insupportable
mes poches vides, mon portable et ses .doc
innombrables

mes cahiers débordants d'images
de mots sans valeurs et de rage

*

à la cour à scrap du parc industriel
mes siaux de fer, de cuivre pis d'aluminium
me font rêver au ciel absolu
au ciel du sud, loin d'ici
fantasme immatériel de femmes exotiques
mes métaux précieux contre un montant
typique
assez pour taire les récriminations du
proprio
le sable imaginaire à mes pieds redevient la
boue
de la cour de Récupération Savard
plus de femmes basanées que des êtres
hagards
en vestes de sécurité débâtissant tout
pour extraire des objets de valeur
un miroir de Tercelet, des caps de roue
pas trop défoncés, des rims de couleur
arrachés sur des chars pimpés accidentés

*

Le corbeau

les yeux grands ouverts plongés dans le
miroir de l'âme reflet du grenier encombré où les
filles dansent, la demeure du corbeau est grande et
solide, architecture révolutionnaire, charpente
avide de petites victoires séchées à la corde, les
murs isolés en aiguilles retrouvées qui piquent
tout ce qui essaye d'entrer, harmonie
symphonique du désordre disposé ça et là, dans
l'intérieur verni à la laque de mes larmes récoltées
à même le puits de mon indifférence rien ne
chante dans la demeure du corbeau

dehors elle est belle
peinte à la main en milles aquarelles
des amis aux fenêtres cherchent à voir
des vitres teintées noires à la fumée du
désespoir

l'ombre de leurs mains me parvient à travers
un filtre d'étain un peu toxique seul métal hurlant
qui peuple l'antre décadent de l'oiseau qui ne vole
pour rien

pas de charnières aux portes de celui qui
craint la nuit aux sempiternelles solitudes
le vert de gris bouffe mes murs la peinture
tombe en feuilles d'automne à contre-courant
j'escalade le vieil escalier en décrépitude
le corbeau a mauvaise mine l'œil méchant

il se dresse devant moi et entonne un chant
aigri
avec des basses amères et des hautes suries
au sommet une trappe de kevlar
met à l'abri quelques fausses perles
d'existence
et dans le bordel quelques cons se parlent
d'art

quelques filles épuisées envoûtées par le
chant du corbeau
danseuses et shooteuses

les larmes aux yeux dans une valse macabre

les flots de malt le gin incendie et mesdames
se cabrent

devant l'ivrogne désinvolté qui ne demande
qu'une gorgée qui fait un peu mal

volte-face et vice-versa je fume la dernière
poff d'une histoire qui ne sait plus finir des petites
victoires usées à la corde au fond des verres sales
un *last call* déformé assourdi et un peu de moi qui
n'en finit plus de mourir

*

Dehors par ma fenêtre embuée
les *kids* attendent la bus
parce que l'école du quartier
se fait gentrifier en condo de luxe
une bâche sur une toiture
commencée trop tard en novembre
l'aspect soviétique des murs
des blocs à logement comme le mien
au travers des bungalows moyens
des maisons patrimoniales
vidées des jeux d'enfants

Ici mes murs en blocs de béton primé
comme les murs de la polyvalente
la vaisselle salle latente
le creux du frigidaire bien fermé

deux, trois vinyles scratché
m'arrachent à l'immobilité
des bas perdus dans tous les coins
paires défaites sans soins

mon diplôme dans le presse-papiers
au travers des *bills* impayés
les soirées passées à m'abrutir en scotch et
séries-télé

*

Impression froide

deux poffs de givres j'ai jeté ma froc sur
l'automne mourant

couché en boule à deux pas de l'*after*,
itinérant

des gorgées de slush des résidus de veilles
la cité empeste la bourgeoisie s'éveille

mes rêves de sciures d'idées trop denses
la fièvre de mon cerveau à *broil*
l'hiver frette qui répète ses danses
rien pour m'isoler pas même un peu de *foil*

le malt noyé en cavités d'ombres
l'écho de ma voix dans le vent
tout le reste est comme avant
ce que je pense plus sombre

Hiver

*L'hiver va commencer, une dernière fois,
une fois pour toutes, l'hiver de force.
- Réjean Ducharme*

Impression d'hiver

l'œil mendiant un paysage purifié
un panorama salit au calcium
tout se heurte à la nature mortifiée
à ma fenêtre filtre valium

le temps l'effet d'une sentence
un coup d'hiver une latence
l'homme consomme consume
pellete un peu sur son néant
gavé de nouvelles sur son séant
il s'assomme dévale le bitume

l'enchevêtrement de mes absences
le flottement des neiges le vent
mort subite du jour que j'encense
je reporte mes rêves au levant

*

Il y a cette musique cristalline que le vent glacial amène jusqu'à ma fenêtre sur la ville et je m'interroge sur cette joie si près et pourtant inaccessible. Contrairement à Garneau, je n'erre pas à ses côtés, elle est comme une promesse faite aux sens, qui s'évanouit dans mon antre silencieux, mais les acteurs de cette joie glissent à côté des amplis géants de la ville près de l'anneau de glace. On ne marche pas à côté d'une joie, comme auprès d'un ami, d'un amour, cette joie nous élude ou c'est la mélancolie qui nous sied mieux.

*

Traverse

Un, huit, sept sur le pont St-Anne. Menaces en l'air contre les forces de l'ordre, une abstraction comme les autres. C'est un monde d'abstractions, de catégories, de groupements, de classes qui nous servent à oublier le drame de la singularité. Je hais ces leures. C'est l'héroïne des pauvres d'esprit, la plénitude du corps-pantoufle dans l'ignorance. Et je cherche toujours qui tire les ficelles.

Le vent trop froid pour l'automne revomit les promeneurs sur les deux rives du Saguenay. J'erre dans la charpente hurlante, le vert rouillé, le filtre rosé des artistes et le bitume plein de craques pour guider mes pas. Je me demande, la tête serrée en étouffement, quand ça a commencé à être aussi dur de ressentir. Le réel me pourfend.

L'eau tourbillonne en petits maelströms éphémères. Le bois pourri dans la carcasse rouillée des palplanches du pont. Les voitures s'éloignent en colonne de fourmis. Le vent qui jadis caressait ma peau, me cingle le visage. Il y a un peu de tout dans ce vent, une overdose sociale. La ville s'étouffe dans la pénombre du crépuscule, les junkies raclent les ruelles. L'autogare se dresse implacable pour mieux défigurer le paysage.

Dans un autre continuum, l'effondrement des processions matérielles. La valise tombe lourdement. Dans une raie de lumière la poussière dessine des formes. Ma pièce un astre, tout s'y aligne. Mon cœur est une anomalie gravitationnelle soumise à l'infinité des peines du monde. Le poids mémoriel est si grand en ce lieu qu'il courbe l'espace-temps. Tous les repères temporels s'étirent, ma pièce est latente. Les meubles s'étiolent dans les racoins noircis de ma nouvelle prison. Il me reste un million trois cent mille secondes ici, une mesure d'éternité.

Toujours suspendu à l'horizon, soudé à la balustrade, j'ingurgite les images crues. Je consomme jusqu'aux symboles familiers afin d'épuiser, de vider mon univers. On se sent bien, dans la réclusion des points de passage. Lieu charnière, lieu du transfert, c'est l'architecture de la tension. Cette traverse s'accorde à l'état dégénératif de ma psyché. Le saut, la précipitation, la défenestration ne sont, au fond, que des refus de passage. L'impossible transition transposée hors de nous de manière sublime et violente.

Je m'écarte. De quoi serai-je encore gavé? Le fjord s'obscurcit. Les pourritures dans l'éclairage blafard sont encore ce qu'il y a de plus beau. Quelques sirènes me parviennent du bord de la marge. Je m'effrite. La nuit entropique s'abat sur l'ordre. La rue des bars gueule de l'électro et des rires aigres. Les fumoirs s'emplissent, peut-être, de solitudes sous l'œil vide des shooter girls. Une musique étrangle toutes les autres, le sifflement du vent glacial. Je suis à des années-lumière de ces gens, même lorsqu'accoudé au bar je sirote mon désordre à leurs côtés.

Télécran (Place du citoyen)

Repeat after me, Saguenay is a white city
Saguenay is the safe haven for all whitetrash rednecks
Saguenay is white so white in the winter
and immigrants almost never come here
because la culture radio X est forte en tabarnak
and notre crucifix est haut et puissant dans la salle du conseil
Saguenay is an emblem of the decline
le déclin de l'Amérique blanche
we must defend our white region
with all the white people
and all the white values
and Speak White never sounded so false
and so far away
then today
this dark day.

Rejoignez-nous et nous passerons au travers de la nuit
nous présenterons, pour vous, Rapide et dangereux
et les chefs d'œuvres de la génération Y
et endormis vous mangerez votre misère avec nous
jusqu'au bout
jusqu'à ce que nous soyons tous les mêmes
heureux, avec quelques piastres dans le compte à la fin du mois
presque de gauche
et très fier de servir
le citoyen d'abord

*

Il fait froid où j'ai faim
et le chauffage mort
comme moi un peu
les runs de cuivre clandestines
de chantiers désolés
en terrains contaminés
ne suffisent plus qu'à me galvaniser les os à frette

*

S'éveiller de nuits imaginées par des bourreaux
Pour retrouver le même capharnaüm
La lumière neutralisée par l'opacité des rideaux
Les vieux journaux et leurs erratums

j'ai trouvé du sable de Tadoussac
des vêtements qui n'étaient pas les miens
d'la bouffe abandonnée dans des sacs
ton souvenir de plus en plus lointain

la vie n'avançant pas tellement
est stallé comme mon char à moins trente
mon extension est brisée je pense

beaucoup de *Pinesol* a débarrassé ton odeur
ce qui en reste doit venir de ma tête comme un leurre
de nostalgie invoquant d'étranges zones du cerveau
croyant te reconnaître dans des êtres faux

*

L'enseigne au néon du Parasol flottait dans la poudreuse. J'ai fumé deux, trois topes en flirtant avec elle pendant que le vent tombait. Je claquais des dents sur le petit balcon. Les flots de la voisine croyaient jouer en pelletant la neige du matin. Y'avait la lumière chaude du vieux plafonnier pis le crépitement d'un vinyle usé de Joan Baez. Une caresse sur des plaies saillantes. Le bruit des *trucks* affairés plus bas su'le boulevard. Je me suis bercé du clapotement de l'eau dans la bouilloire électrique. Il y avait des pages froissées, des mots abandonnés, qui jonchaient le sol de l'appartement.

Pis je me demande combien de saisons devrai-je encore souffrir dans ce cendrier, dans cet enfer des miséreux. Ces visages déformés que je devinais derrière les vitres givrées des bas quartiers n'arrivaient qu'à me rappeler l'ampleur de ma solitude. Au fond de l'hiver où j'étais, il eut été inutile de monter le chauffage de quelques degrés. Le froid dont on souffrait ici était bien plus spirituel que physique. Ici les bancs de neige deviennent des murailles, les mansardes sont des cellules de confinement et les chants de Noël, des râles alcooliques assourdis par des murs cartonnés. Demeurer sobre où la déchéance emportait tant de corps relevait du supplice. Il était impossible d'habiter ce corps et ce quotidien, de jeûner de tous les vices. N'y a-t-il pas plus grand martyr que celui qui s'impose une réalité qu'il sait dégénérée ?

*

Un scénario se conspire en silence derrière des portes anonymes
un scénario de la déchéance
d'un hiver creux, profond
pas un hiver de force, un vortex
venu engloutir l'espérance
dans les loyers de basse-ville
rien à voir avec l'hiver de Ducharme
douce saison en ville
cruel enfermement des régions
les remblais sont si haut qu'on s'y échoue
c'est un paradis des remorqueurs
la république du club automobile

et notre camisole de force se compose
d'un improbable mélange de stimulants et de dépresseurs
ainsi nous restons debout, assommés et sans productivité
posés en funambule entre la survie et la folie

*

Ce lundi de janvier me revient où il m'est devenu impossible de suspendre l'instant, d'y déceler le moindre signe. Je me suis gavé de chroniques démagogiques, j'ai fumé cigarettes sur cigarettes puis j'ai entretenu les conversations creuses sur le

campus désert de l'université, le public est surévalué. Je m'éveille d'une longue léthargie, d'une psychose passive. L'air à moins vingt-cinq me transperce les bronches, passeur de fumée, passeur de mort. L'impression d'une seule vérité dans cette tour d'incertitude et de débat, je n'échapperai pas à ce chemin qui ne mène nulle part.

*

mon cauchemar est un café de quartier
où s'ignorent les générations
les années y coulent filtrées
les jeunes les vieux les autres sans se faire attention
il a l'aura des beaux cafés new-yorkais,
mais j'imagine que là aussi on se jugerait
de part et d'autre de tables infranchissables

mon cauchemar est un centre-ville gris
où se meurent les leçons d'urbanisme du passé
où le cachet côtoie le monolithisme soviétique de géants de béton usés
où les épiceries sont vacantes
la brique rose délavée depuis trop longtemps

mon cauchemar au comptoir d'un bar
je m'endors et j'y prends dix ans
la figure du même me traque, rien n'a changé chez ces gens
accoudés à tous les appuis imaginables pour freiner la chute
la chute dans le temps

*

Imaginer la détresse dans les maisons closes qui surplombent le fjord
se demander s'il y a, là-haut, un Gatsby de Chicoutimi, Gatsby le pas chic
qui organise peut-être des fêtes ou bien des orgies entre de vieux riches dans la
quarantaine avancée, qui vont flasher l'été sur la Racine dans n'importe quel festival
où on peut se faire voir, qui s'enferme l'hiver dans la solitude des maisons closes qui
s'évadent dans un fétichisme mal sain avec d'amers concitoyens, payeurs de taxes
blasés dont la seule évasion passe par les soirées mondaines où on se renie pour un
mot, pour une manière déplacée.

*

Je m'amoncelle à tous les bars où j'ai collé tard, comme si j'y laissais chaque
fois une empreinte existentielle, un peu de ce qui me restait de volonté pour faire
davantage qu'attendre la fermeture du débit. Une présence subsiste sur les tabourets
froids à l'ouverture. J'étais assis hier à mes côtés sans savoir, cette présence c'est une
réminiscence de moi, il y a quelques années. On n'a jamais changé les tabourets de
l'Envol, ils sont à tout le monde, traversés de tout le monde. On n'a pas vraiment
changé non plus, pas plus de maturité, on s'est laissé dégénérer un peu. L'emblème
d'une jeunesse en détresse se reconnaît dans des bars remplis le lundi soir ou bien
dans l'attroupement aux parcs anonymes.

*

L'hiver s'évade à sa perte et dans son sillon renaissent mes espérances
où sont les casseroles, où sont les filles aux cheveux frisés, mêlés avec des foulards
kitsch
où sont les yeux brillants sous les masques noirs de suie, noirs de nuit, noirs de nos
trances
où sont les discours beaux et naïfs prononcés à la va-vite dans le mégaphone qui
griche

où sont mes camarades de l'UQAM, de Laval, de l'UDM de l'UQO, de
Sherbrooke, de Concordia, de McGill, de l'UQTR, de l'UQAT, de UQAR et ceux
aux visages familiers chômeurs diplômés dans les bars de Chicout et je ne rime plus,
mes phrases ne riment plus.

j'ai perdu tous ces gens dans la cohue du printemps
et je ne reconnais plus que le visage trop connu
de politiciens à la cassette usée par le temps
de riches éminences vieillissantes et corrompues
de chroniqueurs qu'on a tué cent fois en rêves
de flics amères briseurs de grève
c'est vous qui êtes tombés sur l'espoir à coup de matraque
vous qui avez fessé à grand coup de pied dans la jeunesse
vous qui avez réduit les slogans en murmures honteux
vous qui riez d'un rire creux, du fond des soirées mondaines

je n'ai eu qu'un malheureux printemps pour rêver d'un pays
un grand pays sans distinction de genre, de race, de classe
un pays où la cravate salue le haillon
où le neuf et le bien mis côtoient la crasse
sans rouspéter

l'hiver est loin et je suis lent dans son sillon
je suis las et je ne vois rien à l'horizon
rien qui ressemble à notre printemps
et j'ai l'impression que le temps me manque
que le temps nous manque
que nous ne parlons déjà plus vraiment
des enfants du printemps
et bien moins des vraies affaires

ceux que nous avons désignés chefs sont tous députés
ou bien chroniqueurs de journaux détestés
par ceux qui leur avaient confié le sort
de l'éducation postsecondaire

je m'arrête en route pour ce printemps
j'attends peut-être que se joignent à moi
quelques âmes perdues en chemin
je ne suis pas bien à ce terminus
j'attends et ma pensée la plus affreuse
est que j'y pourrirai avant la saison
où sont les enfants du printemps
dont il ne reste plus de braises
où est l'étincelle de notre monde en suspens ?

BIBLIOGRAPHIE

Livres

Depraz, N., *Écrire en phénoménologie : une autre époque de l'écriture*, Paris, Encre marine, 1999.

Depraz, N., *Comprendre la phénoménologie une pratique concrète*, Paris, Armand Colin, 2012.

Hegel, G.W.F., *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Aubier-Montaigne, 1947.

Heidegger, M., *Être et temps*, Paris, Gallimard, 1986.

Merleau-Ponty, M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

Saint-Denys Garneau, H., *Regards et jeux dans l'espace suivi de Les solitudes*, Montréal, Fides, 1949.

Varela F., *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Seuil, 1993.

Vermersh, P., *Explicitation et phénoménologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2012.

Vermersh, P., *L'entretien d'explicitation*. Paris, ESF éditeur, 2006.

Wittgenstein, Ludwig, *Tractatus-logico-philosophicus suivi de Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961.

Zizek, S., *Le sujet qui fâche*, Paris, Éditions Flammarion, 2007.

Chapitres dans un livre

Cioran, E.M., « Sur les cimes du désespoir », in : *Œuvres*, Paris, Quarto Gallimard, 1995, p. 17-109.

Cioran, E.M., « Précis de décomposition » in : *Œuvres*, Paris, Quarto Gallimard, 1995, p. 581-741.

Cioran, E.M., « Syllogismes de l'amertume » in : *Œuvres*, Paris, Quarto Gallimard, 1995, p. 745-817.

Cioran, E.M., « De l'inconvénient d'être né » in : *Œuvres*, Paris, Quarto Gallimard, 1995, p. 1271-1405.

Cioran, E.M., « Écartèlements » in : *Œuvres*, Paris, Quarto Gallimard, 1995, p. 1409-1515.

Lane Kauffmann, R., « La voie diagonale de l'essai : une méthode sans méthode », in : F. Dumont (dir.), *Approches de l'essai : anthologie*, Québec, Nota bene, 2003, p. 183-228.

Vigneault, R., « Projet de typologie : les registres de l'essai » in : F. Dumont (dir.), *Approches de l'essai : anthologie*, Québec, Nota bene, 2003 p. 229-248.

Articles

Lavelle, Sylvain, « Les actes de connaissance. La pragmatique de la cognition et le problème épistémique de la justification », In : *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, tome 102, n.3, 2004, p. 477-504

Meyor, Catherine. « Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique » In : *Recherches Qualitatives*, Hors Série, n.4, 2007, p. 103-118

